

CHARLES III, LE SACRE
DE VICTORIA
À ELIZABETH II
LE ROMAN
D'UNE DYNASTIE
170 ANS EN PHOTOS

LES COULISSES
DES PRÉPARATIFS

LA MINUTE
SECRÈTE DE
L'ONCTION

PARIS
MATCH

LES WINDSOR
AIMENT LA FRANCE
UN GRAND RÉCIT DE
STÉPHANE BERN

CHARLES III
LE SACRE

LES JOYAUX DE
LA COURONNE
PAR IRÈNE FRAIN





OFFREZ-VOUS L'HISTOIRE DE PARIS MATCH

VENTES DE NOS PLUS BELLES PHOTOS



BOUTIQUE
PHOTOS

photos.parismatch.com


PRÉSIDENT D'HONNEUR

Daniel Filipacchi.

**DIRECTEUR GÉNÉRAL
DE LA RÉDACTION**

Patrick Mahé.

DIRECTRICE DE LA RÉDACTION

Caroline Mangez.

**DIRECTRICE
DU DÉVELOPPEMENT**

Gwenaëlle de Kerros.

DIRECTEUR ARTISTIQUE

Michel Maïquez.

RESPONSABLE PHOTO

Marc Brincourt.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Anne Baron (révision), Stéphane Bern, Emmanuel Caron (SR), Michel Clerc, Irène Fraïn, Pierrick Geais, Gilles Martin-Chauffer, Pascal Meynadier, Mathias Petit (coordination photo), Aurélie Raya, Ghislain de Violet.

ARCHIVES PHOTO

Pascal Beno.

DOCUMENTATION

Françoise Perrin-Houdon.

FABRICATION

Philippe Redon, Nicolas Bourel.

VENTES

Laura Félix-Faure. Tél.: 0187155676.
Sandrine Pangrazi. Tél.: 0187155678.

CONCEPTION GRAPHIQUE

Grizzly Editorial Design.

IMPRESSION

Roto France Impression, Lognes (77) et Malesherbes (45). Achevé d'imprimer en janvier 2023. Papier provenant majoritairement de France, 0 % de fibres recyclées, papier certifié PEFC. Eutrophisation : Ptot 0,010 kg/T.

PARIS MATCH

est édité par Lagardère Media News, société par actions simplifiée unipersonnelle (Sasus) au capital de 2 005 000 €, siège social : 2, rue des Cévennes, 75015 Paris. RCS Paris 834 289 373. Associé : Hachette Filipacchi Presse.

**PRÉSIDENTE ET DIRECTRICE
DE LA PUBLICATION**

Constance Benqué.

**DIRECTRICE GÉNÉRALE
ADJOINTE**

Anne-Violette Revel de Lambert.

DIRECTEUR JURIDIQUE PRESSE

François-Xavier Farasse.

Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La reproduction des textes, dessins, photographies publiés dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.

Numeros de commission paritaire : 0927 C 82071. ISSN 2826-3472.
Dépot légal : avril 2023 /
© LMN 2023.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ

2 rue des Cévennes, 75015 Paris.
Présidente : Marie Renoir-Couteau.

Directrice déléguée Pôle Presse :

Fabienne Blot.

Directrice de la publicité :

Dorothée Gaillot.

Assistante : Aurélie Marreau.

Tél. : 0187154920.

LES RECORDS DE CHARLES III

IL EST ENTRÉ DANS L'HISTOIRE SUR UN RECORD : CELUI DU PLUS VIEIL HÉRITIER DU TRÔNE. Charles, alors prince de Galles, avait déjà 65 ans quand il coiffa celui de Guillaume IV qui avait succédé à son frère. Il en détient un autre : celui de la plus longue attente pour commencer son règne. Soit, soixante-dix ans ! Édouard VII, lui, patienta près de soixante ans avant de prendre le sceptre de la reine Victoria. En composant ce numéro hors-série de Paris Match et en s'émerveillant des trésors photo qui font la richesse de nos archives, notamment à travers les péripéties de la dynastie Windsor, un constat nous a sauté aux yeux.

À QUATORZE MOIS PRÈS, LE MONDE AURAIT PU CONTEMPLER DES PHOTOGRAPHIES DU COURONNEMENT DE LA REINE VICTORIA, dont la fin de vie eut le pays niçois pour théâtre de villégiature. C'est le 12 août 1839, en effet, que Daguerre – qui léguera son nom aux daguerréotypes si prisés des grands collectionneurs – divulga le premier procédé photographique d'après les réalisations de son associé, Nicéphore Niépce. Or le couronnement de Victoria, un an après son accession au trône, à l'âge de 18 ans, avait été célébré le 28 juin 1838 à l'abbaye de Westminster. Victoria aura sa revanche photographique à l'occasion du jubilé de ses cinquante ans de règne (23 juin 1887) pour lequel Buckingham invita 50 princesses et rois de toutes les cours d'Europe.

C'EST AVEC ELIZABETH II QUE L'ÉVÉNEMENT PRIT SA DIMENSION UNIVERSELLE. 2 juin 1953 : le sourire éclatant de la jeune souveraine assise dans le Gold State Coach, le carrosse utilisé lors du sacre depuis celui de George IV (1821) éblouit le monde. On est aux débuts de la télévision. La BBC tourne treize heures de direct pour 300 000 privilégiés. En France (3 700 postes de télé), l'ambassade de Grande-Bretagne a invité un millier de Parisiens à suivre la cérémonie sur le grand écran du théâtre Marigny. Ce jour-là, la souveraine éclipse tous les monarques de la planète et les plus grandes stars de Hollywood. Pour l'occasion, du haut de ses quatre ans d'existence, Paris Match avait sorti le grand jeu (douze envoyés spéciaux). La rédaction s'était focalisée sur «la minute secrète de l'onction» (pages 50-61). Là encore, pour illustrer ce grand reportage, nous avons exhumé des photos jamais publiées, ou si peu en leur temps.

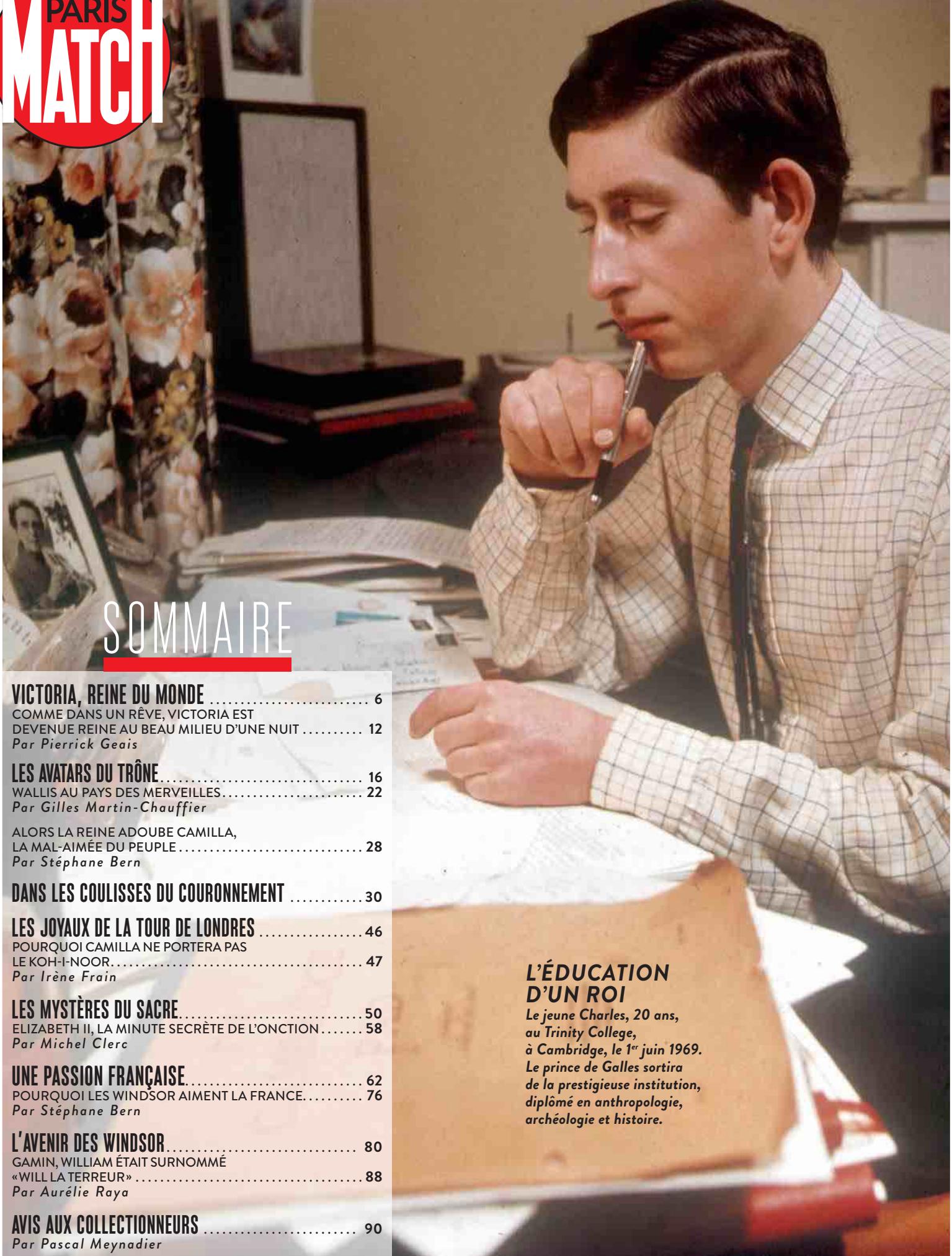
À 73 ANS, DONC, LE PRINCE DE GALLES EST ROI. Enfin. Le voici intronisé sous le nom de Charles III. Comme sa mère, dont le règne (soixante-dix ans, sept mois et deux jours) ne fut devancé en longueur que par celui de... Louis XIV, Charles III avait choisi la France pour honorer son titre. En accordant cette «faveur royale», plutôt qu'à un pays du Commonwealth, le nouveau souverain entendait resserrer les liens abîmés par le Brexit. Mais la situation sociale, en France, a eu raison des féeries fantasmées de Versailles où devait se tenir le dîner de gala. Paris préféra renoncer. Il est vrai, comme le révéla Paris Match, que, dans une scène digne de la Révolution française, une centaine de néo-«sans-culottes» aux seins nus, baptisées «Femen», comprenaient se jeter sur le cortège royal. Les déçus de ce rendez-vous manqué, trouveront dans ce numéro, publié à trois semaines du sacre de Charles III, de quoi raviver la passion, voire leur âme de collectionneur des têtes couronnées. **MENANT LA RONDE, STÉPHANE BERN, IRÈNE FRAÎN, PIERRICK GEAIS, NOS SIGNATURES DE COUR.**



En couverture, le prince de Galles en 2015.

CRÉDITS PHOTO: Couverture : Matthew Brookes/Trunk Archive/PhotoSenso P. 03: P. Petit. P. 4: Zuma/Abaca. P. 6 et 7: Getty Images, Leemage via AFP. P. 8 et 9: Popperfoto via Getty Images. P. 10 et 11: P. L. Pocock/W & D Downey/The Print Collector/The Print Collector/Getty Images. P. 12 et 13: Aurimages. P. 14 et 15: R. Fenton/Hulton Archive/Getty Images, J. Oswell Collection/Opale. P. 16 et 17: Centra Press/Hulton Royals Collection/Getty Images. P. 18 et 19: Bettmann Archive/Getty Images, The Print Collector/Getty Images. P. 20 et 21: J.-C. Deutsch, Keystone/Gamma-Rapho, J. Pugliese/AP/Sipa. P. 22 et 23: F. Scherchel/Time & Life Pictures. P. 24 et 25: M. Evans/Sipa, Fox Photos/Getty Images. P. 26 et 27: Getty Images. P. 28 et 29: PA Photos/Abaca, Getty Images. P. 30 et 31: Popperfoto via Getty Images. P. 32 et 33: G. W. Hales/Fox Photos/Hulton Archive/Getty Images, Bettmann/Getty Images, Picture Post/Hulton Archive/Getty Images. P. 34 et 35: DR, W. Rizzo. P. 36 et 37: W. Carone, Izis. P. 38 et 39: Izis, DR. P. 40 et 41: W. Rizzo, P. Vals. P. 42 et 43: M. Jarnoux. P. 44 et 45: W. Vanderson/Fox Photos/Hulton Archive/Getty Images. P. 46 et 47: M. Mumby/Indigo/Getty Images, J. Offers/BBC News & Current Affairs via Getty Images. P. 48 et 49: The Print Collector/Getty Images, T. Graham/Getty Images. P. 50 et 51: Bettmann Archive/Getty Images. P. 52 et 53: Bettmann Archive/Getty Images, J. Mangeot, Ph. Le Tellier. P. 54 et 55: W. Rizzo, Popperfoto via Getty Images. P. 56 et 57: M. Jarnoux, Fox Photos/Getty Images. P. 58 et 59: DR. P. 60 et 61: Leemage/Afp, Fox Photos/Hulton Archive/Getty Images. P. 62 et 63: Sipa. P. 64 et 65: Hulton Archive/Getty Images. P. 66 et 67: Topical Press Agency/Getty Images, Popperfoto via Getty Images, Mondadori via Getty Images. P. 68 et 69: J. Garofalo, F. Pages. P. 70 et 71: R. Vital, J.-C. Deutsch, M. Le Tac, Sipa, J. Garofalo. P. 72 et 73: C. Azoulay. P. 74 et 75: DR. P. 78 et 79 : A. Benainous/Gamma-Rapho. P. 80 et 81: R. Mackenzie/PA/Avalon/Starface. P. 82 et 83: Getty Images, Abaca. P. 84 et 85: Abaca. P. 86 et 87: T. Graham/Getty Images, M. Porteous/Kensington Palace/Sipa. P. 89 : Instagram Duke and Duchess of Cambridge. P. 90: DR.





SOMMAIRE

VICTORIA, REINE DU MONDE	6
COMME DANS UN RÊVE, VICTORIA EST DEVENUE REINE AU BEAU MILIEU D'UNE NUIT	12
Par Pierrick Geais	
LES AVATARS DU TRÔNE	16
WALLIS AU PAYS DES MERVEILLES	22
Par Gilles Martin-Chauffier	
ALORS LA REINE ADOUBE CAMILLA, LA MAL-AIMÉE DU PEUPLE	28
Par Stéphane Bern	
DANS LES COULISSES DU COURONNEMENT	30
LES JOYAUX DE LA TOUR DE LONDRES	46
POURQUOI CAMILLA NE PORTERA PAS LE KOH-I-NOOR	47
Par Irène Frain	
LES MYSTÈRES DU SACRE	50
ELIZABETH II, LA MINUTE SECRÈTE DE L'ONCTION	58
Par Michel Clerc	
UNE PASSION FRANÇAISE	62
POURQUOI LES WINDSOR AIMENT LA FRANCE	76
Par Stéphane Bern	
L'AVENIR DES WINDSOR	80
GAMIN, WILLIAM ÉTAIT SURNOMMÉ «WILL LA TERREUR»	88
Par Aurélie Raya	
AVIS AUX COLLECTIONNEURS	90
Par Pascal Meynadier	

L'ÉDUCATION D'UN ROI

Le jeune Charles, 20 ans, au Trinity College, à Cambridge, le 1^{er} juin 1969. Le prince de Galles sortira de la prestigieuse institution, diplômé en anthropologie, archéologie et histoire.

HENRI CARTIER- BRESSON

L'AUTRE COURONNEMENT

DU 5 MAI AU
3 SEPTEMBRE 2023

ÉGALEMENT À LA FONDATION
VASANTHA YOGANANTHAN
MYSTERY STREET

FONDATION
HENRI
CARTIER-
BRESSON


79 RUE DES ARCHIVES 75003 PARIS



© Fondation Henri Cartier-Bresson / Magnum Photos

À 18 ANS, ELLE
FRANCHIT
L'ORDRE DE
SUCCESSION.
SON RÈGNE
ENJAMBE
DEUX
SIÈCLES

Coiffée de la couronne impériale d'apparat, le jour de son couronnement, le 28 juin 1838. À dr. : fin du XIX^e siècle. La souveraine porte à l'épaule le médaillon de l'Ordre royal de Victoria et Albert, institué en 1862, deux mois après la mort du prince consort.





VICTORIA, REINE DU MONDE

Elle n'était pas destinée à monter sur le trône, mais son règne de soixante-trois ans et sept mois a été le plus long de l'histoire du Royaume-Uni... jusqu'à ce qu'Elizabeth II, son arrière-petite-fille, ne batte ce record. Sous l'ère « victorienne », alors que l'Empire britannique atteint son apogée, la souveraine vit en recluse.

PRUSSE, BELGIQUE, PAYS-BAS ET RUSSIE, UNE SEULE ET MÊME FAMILLE

Les mariages contractés par ses 9 enfants et 42 petits-enfants, dont plusieurs régneront aux quatre coins du continent, vaudront à Victoria le surnom de « grand-mère de l'Europe ». Ici, à Osborne House, sur l'île de Wight, vers 1897, on distingue : le prince Édouard, futur Édouard VIII (2^e enfant à g.), sa mère, la princesse Mary de Teck, future reine consort (3^e à g.), la princesse Margaret de Connaught, future princesse héritière de Suède (debout, 4^e à g.), le prince George, duc d'York et futur George V (debout, veste blanche) avec son fils cadet, le prince Albert (futur George VI), la reine Victoria (au centre), la princesse Victoire-Eugénie de Battenberg, future reine consort d'Espagne (3^e à dr., en robe blanche).







DES MAISONS DE SAXE-COBOURG- GOTHA ET BATTENBERG AUX WINDSOR, LES SAXONS SE FONT ANGLAIS

Quatre générations de souverains britanniques. Le 16 juillet 1894 à Londres, Victoria assiste au baptême de son arrière-petit-fils Édouard, en compagnie de son fils, le prince de Galles, à g., et de son petit-fils, le duc d'York.

Elizabeth II

LE PORTRAIT FASCINANT DE L'UNE DES PLUS GRANDES DIRIGEANTES DU MONDE



« La biographie la plus complète sur la reine [...],
Robert Hardman est l'œil de Buckingham. »

Marc Roche

Disponibles en librairie

À L'ISIO



COMME DANS UN RÊVE, VICTORIA EST DEVENUE REINE AU BEAU MILIEU D'UNE NUIT

PAR PIERRICK GEALIS

T

rois kilos en équilibre sur sa pauvre petite tête ? Non vraiment, c'est beaucoup trop ! Surtout pour la fluette Victoria qui n'en pèse même pas cinquante. Alors, pour son sacre, on remise au placard la traditionnelle – et imposante – couronne de saint Édouard, qui avait servi à tous les rois depuis Charles II en 1661. Et on en fabrique une nouvelle, à l'exact diamètre de son crâne, garnie des plus précieux diamants et joyaux du trésor royal, mais bien plus légère. Ce qui n'empêchera pas la souveraine, 19 ans seulement, de se plaindre qu'elle lui avait « fait beaucoup de mal ». « Elle est à un âge où l'on peut à peine demander à une jeune fille de se choisir toute seule un chapeau, et pourtant on lui impose une tâche qui ferait reculer un archange », s'inquiète le philosophe écossais Thomas Carlyle, témoin privilégié de l'événement. Il est vrai que la destinée n'épargne pas Victoria, qui, la veille de gouverner le plus éclatant des royaumes, jouait encore à la poupée dans sa chambre de Kensington Palace, où son seul ami se prénommaît Dash. Un cavalier King Charles avec lequel elle avait l'habitude de prendre le thé. Bien que naïve, elle savait qu'elle serait amenée – un jour ou l'autre – à monter sur le trône. Aucun de ses oncles paternels n'avaient d'héritiers demeurés vivants. Et son père, Édouard-Auguste de Kent, n'avait eu qu'elle pour enfant. Il avait alors 51 ans et mourut quelques mois après sa naissance.

C omme dans un rêve, Victoria est devenue reine au beau milieu d'une nuit. Le 20 juin 1837, il n'est pas 6 heures du matin quand l'archevêque de Canterbury et le lord chambellan viennent la tirer de son lit. Elle savait son oncle Guillaume IV souffrant depuis plusieurs jours. La veille, elle lui avait même rendu visite au château de Windsor, et s'était émue de le voir à l'agonie. Le roi est mort, vive... la reine ! Une femme à la plus haute fonction, ce n'est pas inédit dans l'histoire du pays, mais assez rare pour être souligné. En robe de chambre, les cheveux longs décoiffés, elle prend sa première décision de souveraine en

demandant à sa mère, la duchesse de Kent, omniprésente et manipulateuse, de la laisser seule pour recevoir son Premier ministre, lord Melbourne, qui sera pour elle un père de substitution. Sa deuxième résolution sera de quitter ce palais de Kensington où elle s'est souvent sentie prisonnière, pour s'installer à Buckingham Palace, résidence délaissée par son prédécesseur, dont elle fait l'épicentre de l'institution monarchique. Son mari, le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, qu'elle épouse en février 1840, y commandera de grands travaux et fera construire le balcon devenu depuis, aux yeux du monde, la scène où se présente la famille royale pour saluer son peuple.

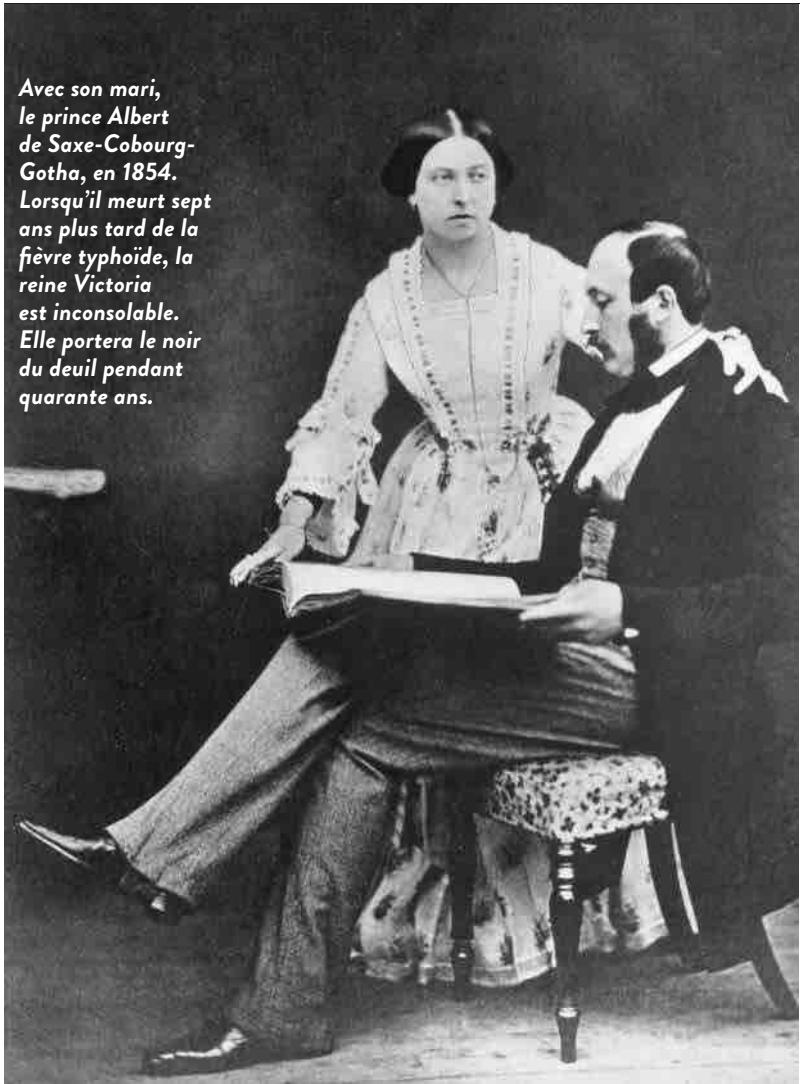
L a première fois que Victoria vit Albert, elle le trouva fort à son goût : « Il est là, il est beau. Mon cœur est pris », consigne la jeune princesse dans son journal intime, après avoir valsé une soirée entière avec ce lointain cousin débarqué de Bavière. Il ressemble, à l'écouter, aux princes qui peuplent les contes de fées : « Il a de si beaux yeux bleus, un nez exquis, et la bouche si jolie avec une délicate moustache et des favoris très, très légers. » Leur oncle commun, Léopold I^{er}, roi des Belges, a joué les entremetteurs, réalisant ainsi le souhait de leur aïeule, la duchesse douairière de Saxe-Cobourg-Gotha, Augusta, qui, la première, eut l'idée de ce mariage qui servirait la réputation de sa dynastie. Follement entichée comme elle le serait d'un nouveau jouet, la jeune Victoria voudrait convoler immédiatement... Il lui faudra pourtant attendre sa majorité. Mais ce moment enfin arrivé, la voilà occupée à des affaires autrement plus importantes : une reine a-t-elle vraiment le temps d'organiser des noces ? D'autant qu'elle a déjà eu droit à une cérémonie grandiose à l'occasion de son couronnement, le 28 juin 1838. Pas de photographie de ce jour historique : l'invention de Louis Daguerre ne sera présentée à l'Académie des sciences, à Paris, que six mois plus tard. Mais de nombreux tableaux,

Suite page 14



Avril 1900. Très rare photographie de la reine Victoria souriante, lors d'une visite en Irlande, huit mois avant sa mort. Image tirée d'un des tout premiers reportages filmés, retrouvé en 2019 à New York.

*Avec son mari,
le prince Albert
de Saxe-Cobourg-
Gotha, en 1854.
Lorsqu'il meurt sept
ans plus tard de la
fièvre typhoïde, la
reine Victoria
est inconsolable.
Elle portera le noir
du deuil pendant
quarante ans.*



dont celui peint par sir George Hayter, qui représente ce petit bout de femme surplombant une assemblée de vieux sages.

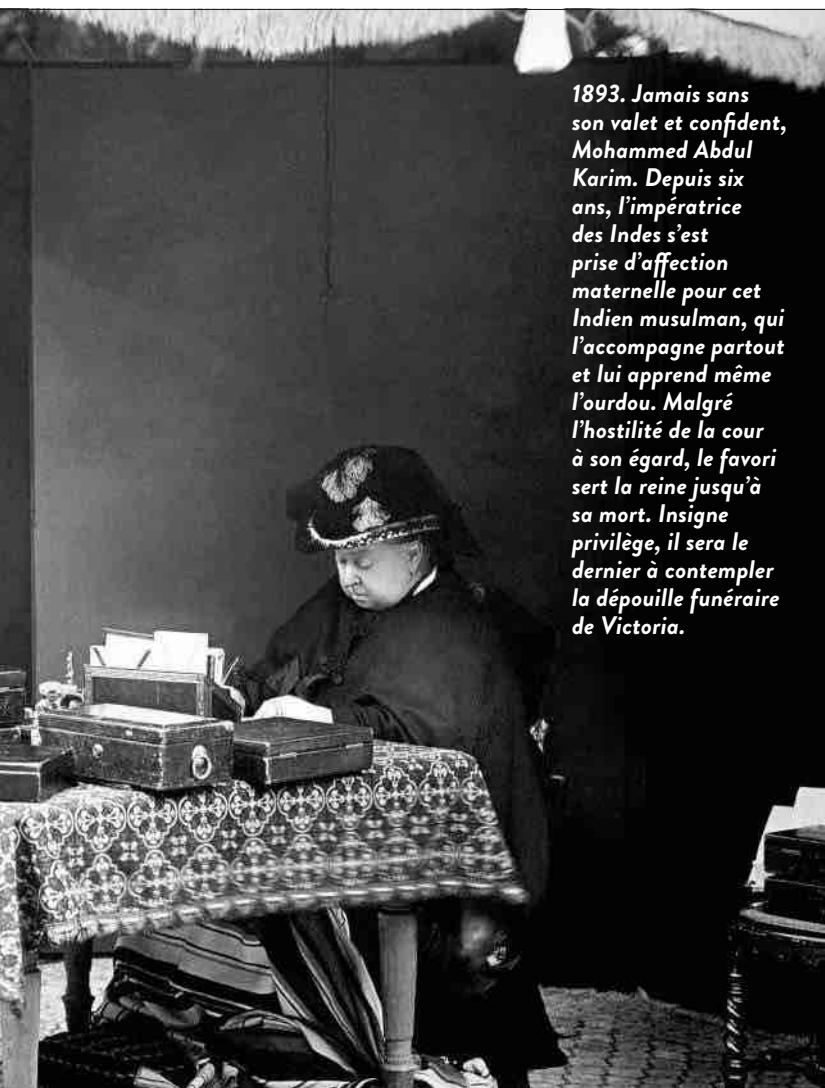
Victoria – qui se fantasma un temps en « reine vierge » comme Elizabeth I^e avant elle – finira par épouser son cher Albert, et lui donnera pas moins de neuf enfants. Ses grossesses successives sont loin d'être une partie de plaisir : elles la plongent à chaque fois dans une profonde dépression. Pourtant, après la naissance de la princesse Béatrice, quand son médecin l'exhorta de ne plus tomber enceinte, Victoria s'écria : « Oh, sir ! Ne puis-je donc plus m'amuser au lit ? » Sa progéniture s'éparpille aux quatre coins du Vieux Continent : son ainée, la princesse royale, épouse un empereur allemand ; son deuxième fils, Alfred, s'unit à une descendante des tsars russes ; tandis que la princesse Alice convole avec le grand-duc de Hesse. Ce qui vaut à la reine Victoria son surnom de « grand-mère de l'Europe » : aujourd'hui encore, nombre de familles régnantes peuvent revendiquer cette illustre ascendance.

Quand le prince Albert disparaît, le 14 décembre 1861, à 42 ans, des suites d'une fièvre typhoïde, Victoria croit mourir à son tour : avec lui, elle perd un fougueux amant, un fidèle compagnon, mais surtout, son plus clairvoyant conseiller. La souveraine s'enferme dans un deuil qui frôle la démence, se défait de ses anciennes toilettes pour ne s'habiller que de noir et se retire à Osborne House, sur l'île de Wight, où elle ordonne son quotidien comme si son aimé était encore vivant. Rien ni personne ne peut faire recouvrer le sourire à la reine, mis à part deux hommes, avec lesquels les gazettes lui prêteront de saugrenues liaisons : John Brown, un gaillard écossais qui fut le premier valet de son feu mari, puis Abdul Karim, serviteur venu d'Inde, qui devint son dernier confident. Le confinement volontaire de Victoria ébranle

la monarchie : quand un souverain n'est pas visible de ses sujets, son seul rôle symbolique s'évanouit. Les mouvements anti-royalistes, nourris par l'ébullition de la III^e République en France, gagnent du terrain, jusqu'à ce que Victoria décide de réapparaître : elle célébrera finalement deux jubilés, celui d'or en 1887, puis celui de diamant en 1897, qui donneront lieu à d'inoubliables festivités. Victoria s'éteint le 22 janvier 1901, au summum de sa popularité, laissant une trace indélébile dans l'Histoire et un fils sur le trône.

Edouard VII a patienté près de soixante ans dans l'anti-chambre du pouvoir. Si longtemps qu'on le croyait condamné à ne demeurer que prince de Galles. Seul Charles III, l'actuel souverain, a battu son record en portant ce titre d'héritier durant soixante-dix ans, sept mois et deux jours. Plus d'un siècle sépare ces deux hommes ; ils ont pourtant d'étonnantes points communs. À commencer par celui d'avoir vécu dans l'ombre d'une mère à l'aura quasi divin. Victoria jugeait son fils ainé frivole et inexpérimenté : n'est-ce pas là des griefs qu'Elizabeth II a aussi reprochés à Charles ?

Édouard VII est un jouisseur, qui brûle la chandelle par les deux bouts pour oublier la vanité de son rôle de second plan. Résidant plus souvent à Paris qu'à Londres, il court les cabarets, les cafés-concerts, les soirées mondaines, autant que les tripots et les lupanars. Des danseuses de French cancan défilent dans sa suite de l'hôtel Bristol, quand il n'est pas au Chabanais, célèbre maison close à deux pas de l'Opéra, où il a fait installer dans la « chambre hindoue » – sa préférée – un « fauteuil des voluptés ». Encore mieux qu'un trône... Victoria croit calmer les ardeurs de son noceur de fils – que la presse s'amuse à



1893. Jamais sans son valet et confident, Mohammed Abdul Karim. Depuis six ans, l'impératrice des Indes s'est prise d'affection maternelle pour cet Indien musulman, qui l'accompagne partout et lui apprend même lourdu. Malgré l'hostilité de la cour à son égard, le favori sert la reine jusqu'à sa mort. Insigne privilège, il sera le dernier à contempler la dépouille funéraire de Victoria.

surnommer «Dirty Bertie» – en le sommant d'épouser la princesse Alexandra de Danemark. Celle-ci devra rapidement s'accommoder des adultères de son mari, qui ira jusqu'à lui imposer un ménage à trois avec Alice Keppel, la seule femme qu'il ait aimée. Se souciant peu des médisances, Édouard VII, enfin roi, offre à sa maîtresse une chambre au palais de Buckingham, et se présente à son bras aux courses d'Ascot, tandis qu'Alexandra, atteinte de surdité, s'isole au palais de Sandringham, ne supportant plus que la compagnie des animaux. Hasard de la généalogie, Alice Keppel n'est autre que l'arrière-grand-mère de Camilla Parker Bowles, véritable amour de Charles III, qui, après avoir longuement enduré l'image de briseuse de ménage, est désormais une reine consort appréciée à sa juste valeur.

Si l'époque édouardienne est assurément l'une des plus prospères qu'ait connues l'Angleterre, le roi lui-même n'y est pas pour grand-chose. Son seul fait de gloire est peut-être d'avoir été l'initiateur du smoking, lui qui ne supportait plus de porter une queue-de-pie.

Le 6 mai 1910, Édouard VII, 68 ans, usé par une vie dissolue, pousse son dernier souffle, Alice Keppel à ses côtés. Après les funérailles, cette dernière choisit de s'exiler au Sri Lanka, loin de son pays natal où George V vient d'être proclamé roi-empereur. Lui n'était pas destiné à régner. La mort prématurée de son frère aîné, Albert Victor, duc de Clarence – dont la santé mentale a souvent posé question au point qu'on l'accusa de se cacher derrière Jack l'Éventreur –, l'avait propulsé en première ligne de succession. «Georgie», pour les intimes, n'avait donc pas été préparé à la fonction : il comptait faire carrière dans la Royal Navy, préférant les

périls de la mer aux tracas de la terre ferme. On le prétendait casanier, pas vraiment charismatique, voire presque sot, mais le nouveau monarque s'avère de bonne volonté, courageux et diplomate. Il exècre par-dessus tout les conflits, mais sera malgré lui le témoin de la Grande Guerre. Le 4 août 1914, il note dans ses carnets : « J'ai tenu conseil à 10h45 pour la déclaration de guerre à l'Allemagne. C'est une terrible catastrophe, mais ce n'est pas notre faute. Plaise à Dieu que tout cela s'achève bientôt. » La nouvelle est d'autant plus douloureuse que le Kaiser, Guillaume II, est son cousin germain, lui aussi petit-fils de la reine Victoria. Dans les veines de George V, troisième monarque d'Angleterre de la maison de Saxe-Cobourg-Gotha, coule du sang germanique. Difficile pour lui de continuer d'assumer ses racines, alors que ses sujets, par milliers, se font tuer sur le front. George V prend donc la décision de changer le nom de sa dynastie : ce sera Windsor, comme le château qui a vu se succéder en son sein tous les souverains depuis Guillaume le Conquérant. « Le roi ne pouvait choisir un nom plus approprié, car Windsor a été associée plus longuement qu'aucune autre résidence royale aux bonheurs et aux vies des rois et reines d'Angleterre », se réjouit le « Times » au lendemain de cette proclamation. Le roi abandonne aussi ses titres allemands et gomme cet accent guttural, vestige de son éducation teutonne. Les conflits de famille ne s'arrêtent pas là : en 1917, George V refuse d'accueillir son cousin le tsar Nicolas II de Russie, qui vient d'abdiquer sous la contrainte, de peur que son peuple n'approuve pas d'offrir l'hospitalité aux Romanov. Sans le savoir, il condamne son cher « Nicky » à une mort terrible.

Le meilleur atout de ce monarque est indéniablement sa femme, Mary, avec laquelle il s'est marié en 1893, alors qu'elle était à l'origine promise à son frère aîné, le duc de Clarence. Comme si le destin avait absolument tout fomenté pour qu'elle devienne épouse d'un roi et mère de deux autres.

Aurait-on pu rêver meilleur souverain qu'Édouard VIII ? Quand il succède à son père, le 20 janvier 1936, il n'a que 41 ans et semble béni des dieux. Son physique remarquable et son goût pour la mode font de lui le modèle des hommes et le fantasme des femmes. On lui prédit un heureux mariage avec une charmante princesse d'une monarchie voisine, mais il n'a d'yeux que pour une Américaine, deux fois divorcée, qui répond au nom peu aristocratique de Wallis Simpson. Par amour pour elle, il va jusqu'à abdiquer, le 11 décembre 1936, avant même son couronnement. Son cadet, Bertie, duc d'York, le remplace au pied levé. Il vainc sa timidité maladive et ses problèmes d'élocution pour se muer en un souverain exemplaire. George VI a à cœur de redorer la réputation de l'institution, abîmée par la foudre de son prédécesseur. Avec son épouse, Elizabeth Bowes-Lyon, et leurs deux filles, la sage Elizabeth et la fantaisiste Margaret, ils offrent l'image d'une famille bien sous tous rapports. Presque « middle-class ». Durant la Seconde Guerre mondiale, le monarque brille par son sens du devoir et de la compassion. Comme la princesse Elizabeth, qui s'engage dans la branche féminine de l'armée britannique et met littéralement les mains dans le cambouis, puisqu'elle y officie comme mécanicienne. La mort inattendue de George VI, 56 ans, le 6 février 1952, est un choc pour le royaume, et pour sa fille aînée qui, en voyage au Kenya, est l'une des dernières personnes à apprendre qu'elle est désormais reine.

2 juin 1953. Les grands de ce monde ont fait le déplacement à Londres pour assister au sacre d'Elizabeth II. Seul absent, l'ex-Édouard VIII, duc de Windsor, est resté à Paris, lieu de son exil, et se contente de suivre l'événement à la télévision. Car, fait exceptionnel, cette cérémonie est retransmise en mondovision. À 27 ans, solennelle dans sa cape de velours et d'hermine, endurant la couronne de saint Édouard que son aïeule, Victoria, avait refusé de porter, Elizabeth II devient la première reine moderne. ■

Perrick Geais

À 10 ANS,
ELIZABETH
DEVIENT
PREMIÈRE
PRINCESSE
DU RANG

Jour de gloire pour George VI et la reine Elizabeth, couronnés le 12 mai 1937, à Londres. Ici au balcon de Buckingham avec leurs filles Elisabeth, 11 ans, et Margaret, 6 ans (visage tourné).



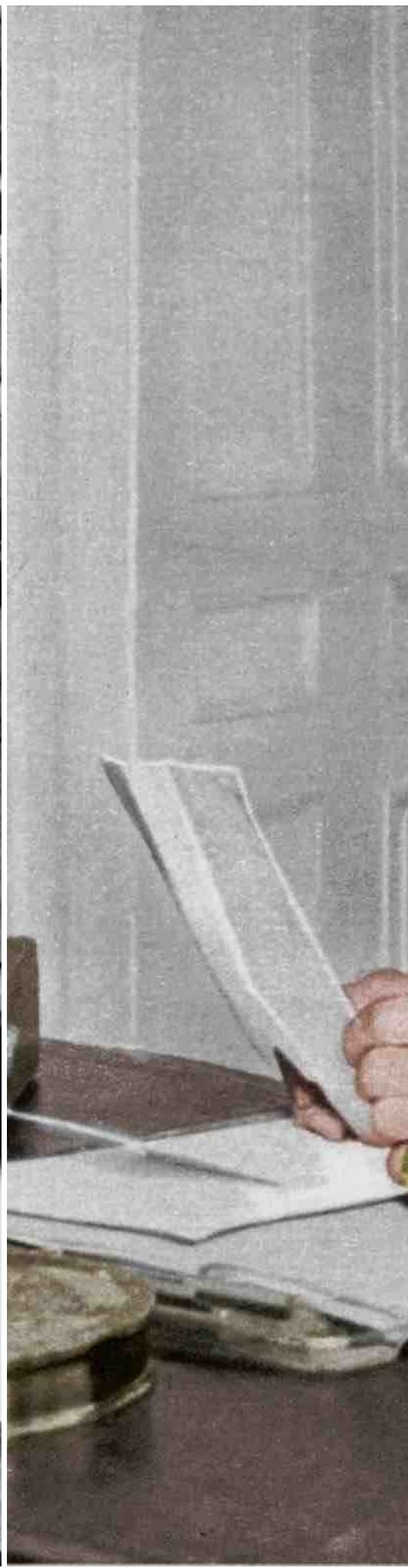


LES AVATARS DU TRÔNE

Malgré la pourpre et l'hermine, la menace de la désacralisation. Il faudra à George VI tout le courage et l'abnégation possibles pour faire oublier les dommages causés aux Windsor par l'abdication de son frère. Sa fille Elizabeth II devra aussi gérer son lot de scandales, du naufrage du mariage de Charles et Diana jusqu'au «Megxit». Mais en dépit des crises, la popularité de la couronne dont hérite Charles est aujourd'hui intacte.

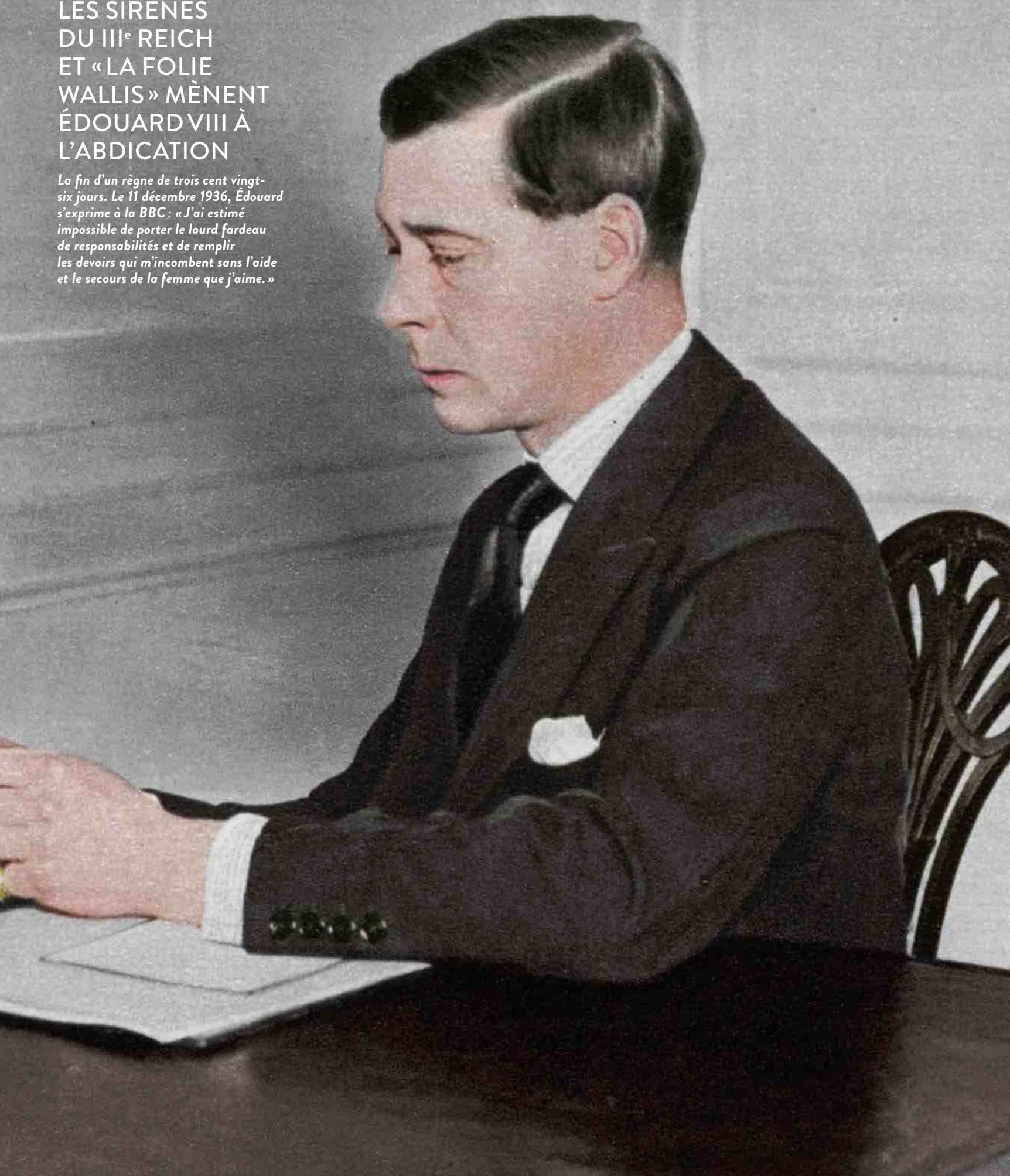


Octobre 1937. L'ex-monarque visite l'Allemagne nazie avec celle qui est désormais sa femme, Wallis Simpson. Le duc et la duchesse de Windsor, qui ne cachent pas leur sympathie pour Hitler, y sont traités comme des rois. À la consternation de Buckingham...



LES SIRÈNES DU III^e REICH ET «LA FOLIE WALLIS» MÈNENT ÉDOUARD VIII À L'ABDICTION

La fin d'un règne de trois cent vingt-six jours. Le 11 décembre 1936, Édouard s'exprime à la BBC : «J'ai estimé impossible de porter le lourd fardeau de responsabilités et de remplir les devoirs qui m'incombent sans l'aide et le secours de la femme que j'aime.»





EN EXIL, LE DUC ET LA DUCHESSE DE WINDSOR REÇOIVENT PARIS MATCH

La vie de château, malgré tout. Le couple ducal paie à la ville de Paris un loyer symbolique pour habiter un luxueux hôtel particulier de 14 chambres, en lisrière du bois de Boulogne. Ils font de la « villa Windsor » un haut lieu des mondanités parisiennes. Ici en février 1966.



Éphémère retour en grâce pour Édouard et son épouse, invités officiellement en Angleterre par Elizabeth II pour le dévoilement d'une plaque en hommage à la reine Mary. Le 7 juin 1967 à Londres.



Les Sussex, aussi glamour et sulfureux que les Windsor. Début 2020, Harry et Meghan rompent brutalement (et publiquement) avec la famille royale. Un « Megxit » confirmé lors de leur interview choc avec Oprah Winfrey, le 7 mars 2021.

WALLIS AU PAYS DES MERVEILLES

PAR GILLES MARTIN-CHAUFFIER

C

'est l'histoire d'un teen-ager romantique à la Fitzgerald tombé dans les filets d'une duchesse de Balzac. Sauf que lui appartient à la plus prestigieuse famille de son temps. À sa naissance, pour sa première photo, on le pose sur les genoux de la reine Victoria, fossile monumental qui date de la marine à voile, des lampes à huile et des attelages à tapissière. Il porte sept prénoms. Un de ses oncles est tsar; un autre règne sur la Belgique; son grand-père est roi de Danemark. Aux réunions de famille, il y a les Romanov et les Cobourg, les Hohenzollern et les Hesse, les Kent et les Mountbatten. Le kaiser, c'est son oncle Willy. Tante Nini, c'est une impératrice douairière. Résultat : à peine enfant, le monde entier le connaît. Lui, en revanche, ne rencontre personne. Il vit seul avec son frère dans des châteaux à fantômes. L'été, à Balmoral, le cadre est gothique Highlander revu et corrigé par Sarah Bernhardt : façades à créneaux, escaliers en tourelles, tapis à motifs de tartan, boiseries «Tour de Londres». Dans le genre «Les rois maudits», c'est lugubrement grandiose. L'hiver, c'est Sandringham, ses pelouses, ses bois, ses cerfs, ses faisans, ses meutes, ses clairières, ses allées cavalières et, pour l'affection, quelques domestiques parcheminés. Heureusement qu'ils sont là car les parents, eux, sont chaleureux comme la pluie. Matin et soir, son père salue ses fils d'une brève inclinaison de la tête puis va longuement conférer avec son baromètre.

Il a la nostalgie de son temps de service dans la Navy et cultive le genre vieux loup de mer. À propos de l'éducation, il s'en tient à des idées très simples : les enfants, on doit les voir, pas les entendre. La mère, Mary, fine, mince, haute et raide comme une goélette, n'apparaît qu'une heure par jour, en fin d'après-midi, et fait la lecture. Afin que son fils ainé ne perde pas son temps, il doit alors s'occuper à tricoter des cache-nez en laine pour les bonnes œuvres royales. Cet exercice tournera bientôt au tic incorrigible. Même pendant la guerre, sur le front, au cours des tournées d'inspection, Son Altesse Royale fera du crochet dans sa Daimler blindée. Inutile de préciser qu'après une telle enfance le jeune David est bon pour la camisole chimique.

Rien de tel. Il est prince de Galles. On va lui offrir le trône d'Angleterre. Pourquoi pas, d'ailleurs ? Windsor et Buckingham ont déjà vu passer des spécimens shakespeariens d'humanité ravagée ! Et David est gentil. Replié sur lui-même, muré dans ses complexes mais généreux. Pour un prince, il donne volontiers dans le compassionnel. Raide

comme un parapluie, il trouve souvent les mots qui touchent quand il visite une cité ravagée par le chômage. Ces fantaisies miséricordieuses séduisent.

De loin, on le prend pour un bel animal en captivité derrière les barreaux de l'étiquette. Telle, plus tard, Diana passant pour une sainte car elle allait en jet privé verser deux larmes mensuelles sur les malheurs de l'Angola, le prince incarne aux yeux de l'Angleterre une sorte de David Copperfield retaillé et monté par Cartier. Avec sa tête minuscule, il a l'air frêle et mignon comme un éternel jeune premier ; avec ses pantalons à revers (c'est lui qui a inventé ce «truc»), ses culottes de golf, ses tweeds et ses cachemires, on lui attribue sans hésitation le premier prix d'élégance. Le 20 janvier 1936, quand il devient roi à 42 ans, on a l'impression que c'est le petit lord Fauntleroy lui-même qui reçoit la Couronne. L'Angleterre est sous le charme. Même s'il n'arrive qu'à l'épaule de ses ministres, ce roi est trop chou. Il ne lui manque qu'une femme pour être parfait. Justement, depuis quelques mois, il y en a une qui rôde.

Si lui sort d'un livre d'images, elle sort d'un roman-photo. À 20 ans, elle se marie avec un très beau pilote de l'US Navy. Dix ans plus tard, à peine divorcée, installée à Londres, elle épouse en huit jours un honorable courtier maritime à moustaches. C'est une Américaine libérée, moderne, désinvolte, amusante et sexy.

Mince comme un crayon, elle a un véritable don pour transformer une jupette et un chemisier sans façon en modèles parfaits d'élégance. Le jour et la nuit avec les ménagères royales qui jardinent en bottes de caoutchouc et se protègent du crachin avec des fichus en plastique. Ne parlons pas des soirs où ces malheureuses altesSES s'endimanchent, s'entortillent dans les rideaux du salon et s'arriment un jardin suspendu sur la tête. Wallis, elle, semble toujours à l'aise, élégante, discrète et distayante. En six mois, elle connaît le Tout-Londres américain – et d'abord les trois fracassantes sœurs Morgan : Gloria Vanderbilt, Consuelo Thaw, la femme du premier secrétaire à l'ambassade des États-Unis, et, surtout, Thelma Furness, épouse d'un vicomte et maîtresse officielle du prince de Galles. Grâce à elles, on l'invite partout.

Son charme opère. Cecil Beaton, le photographe, dit à son propos : «C'est une laide belle.» Il a raison : elle a toujours plus de grâce qu'il n'en faut pour séduire les proies qu'elle convoite. Elle a d'ailleurs des

amants, sans abus et avec discrétion. C'est une chouette fille des Années folles. Elle aime le gin et le charleston. Elle peut danser jusqu'à l'aube. Et elle se moque bien des préjugés. On dit que Consuelo est lesbienne et on sait que Nancy Cunard, une autre grande copine, aime les musiciens noirs. Wallis s'en fiche. Et tous ses amis avec elle. En Allemagne, déjà Hitler s'agit. Si on doit rejouer Verdun dans cinq ans, autant en profiter d'ici là. À ce propos, faites confiance à Wallis. Les soirées chez elle sont piquantes comme la moutarde. Chacun dit ce qu'il pense et c'est drôle. Wallis trouve toujours le « truc » qui fait la différence. C'est elle, par exemple, qui lance la mode des mouchoirs rouges pour s'essuyer les lèvres sans laisser de traces. Du coup, Thelma amène chez elle son boyfriend, David. Et il prend vite goût au charme de Wallis. Sa voix, en particulier, l'envoute. Elle a deux tonalités : grave ou très grave. Elle le change des vieilles busses royales qui servent le silence et l'ennui en plat principal des dîners officiels. On dirait que la vie glisse sur ces revenantes comme l'eau sur les sirènes. Aucun risque, en revanche, avec Wallis qu'elle ne s'affuble de boucles d'oreilles comme des lustres et qu'elle n'ouvre la bouche qu'une fois tous les quarts d'heure.

Elle le met en boîte et elle le met à l'aise. C'est inouï : elle le traite comme s'il n'était pas le prince de Galles, cet éternel adolescent blond au nez en trompette qui n'attend rien de personne. Elle le fait descendre de l'étagère où le protocole l'avait rangé et il aime ça. Lui qui n'a jamais osé prendre une initiative, il s'aperçoit qu'avec un peu d'énergie il pourrait mener une vie agréable. En quelques mois, il ne quitte plus Wallis. Ça tombe bien car elle ne compte plus le lâcher. Sa voix, son sourire, sa fantaisie et ses agaceries sont la pointe extrême et chaleureuse d'un énorme et inébranlable iceberg. Autant il est puéril et poétique, autant elle est lucide et arithmétique. Quand il lui tend la main, elle y passe les menottes. C'est ce dont il rêvait, une maman présente, sévère et câline. Il la couvre de cadeaux somptueux. Il l'inonde de lettres babillantes où il en rajoute dans l'ingénuité adolescente. Il l'emmène en croisière sur la Méditerranée. Les portes du paradis se sont ouvertes. Désormais les yachts attendent Wallis à quai, les palaces attribuent les suites sans même poser la question, Chanel, Mainbocher, Molyneux et Schiaparelli sont aux ordres.

Sans que jamais on ait à lever la main ou hausser le ton. Dans ce nouveau monde, où qu'on pénètre, tout est prêt. D'emblée, Wallis s'y sent chez elle. Elle assiste à tous les vernissages, ne manque aucune inauguration. Elle irait à l'ouverture d'une enveloppe. Tant pis si elle doit s'y promener avec un animal de compagnie aussi épuré que David. C'est terrible. Il n'élève jamais la voix. On dirait qu'on a passé sa personnalité au tamis. Il est calibré une fois pour toutes : aucune colère, nul excès, pas de vie. C'est l'Ange de Wagner, blanc, blond, beau et bête. On ne sait rien de lui, sinon qu'à ses côtés on va s'ennuyer. Mais il est si riche. Et si amoureux ! Quand David, enfin, monte sur le trône sous le nom d'Édouard VIII, c'est fait : Wallis est au pays des merveilles. D'abord, parce qu'il verse immédiatement 300 000 livres sterling sur

son compte en banque. C'est une somme colossale. Le tiers de sa fortune à lui. Ensuite, parce qu'il lui donne l'ordre de divorcer d'Ernest Simpson. Il est roi, il décide, il va l'épouser. Wallis plane. Pas longtemps, cela dit. Car la cour, bien entendu, s'en mêle. Introduire une femme deux fois divorcée dans la famille royale, le roi est débaptisé ou quoi ? Buckingham n'en revient pas. Autant omettre d'aspirer le « h » avant de prononcer le mot Hampstead. C'est impensable. On a bien oublié Henri VIII et ses quatre bourgeoises, Anne Boleyn, Jeanne Seymour, Catherine Howard et Catherine Parr. La cabale commence. Tout devient sujet à critique. Wallis et Édouard sillonnent la Méditerranée : doit-on villégiaturer en Grèce alors que l'Italie occupe l'Éthiopie et que l'Espagne prend feu ? Édouard offre quelques babioles ruineuses à Wallis : est-il nécessaire de transformer Cartier en premier fournisseur privé du palais alors qu'en public on se lamente sur le sort des sans-abri ? La calomnie est comme une guêpe, assommante mais à ne surtout pas contrarier. Face à elle, une seule chose à faire : rien. C'est le réflexe d'Édouard. Seulement voilà, le Premier ministre intervient. Wallis est devenue une affaire d'État. Stanley Baldwin est formel : jamais aucun mariage avec elle ne sera possible. Si le roi s'entête, il n'aura qu'à démissionner. Et basta ! L'archevêque de Canterbury approuve. Édouard VIII, pourtant, s'accroche à son rêve. D'abord il offre à Wallis en guise de bague de fiançailles une émeraude ayant appartenu au Grand Moghol. Ensuite, il mobilise ses amis. Churchill et lord Beaverbrook, le plus grand patron de presse du pays, le soutiennent. En vain. Baldwin, un revenant de l'ère victorienne, ne veut rien entendre.

Le frêle petit roi tentant de convaincre son gros Premier ministre, pipe au bec et engoncé dans ses redingotes, c'est lord Byron récitant ses stances à Marc Blondel. Aucun effet ! Bientôt, c'est la crise. Édouard VIII n'a plus que deux solutions. Eloigner Wallis ou s'éloigner du trône. C'est vite vu.

À propos de son futur règne, il n'a guère d'idées, sauf une : il va s'ennuyer. Pour se distraire, il n'aura aucun droit. Ce sera l'enfer. Son choix, dès lors, est évident. Aucun drame cornélien en lui, aucun songe de sacrifice. C'est un enfant de 10 ans : il veut son jouet et il le veut tout de suite. Le 10 décembre 1936, après trois cent vingt-cinq jours à la barre, il démissionne de la Firme – comme aurait dit Diana. En clair, il abdique. Désormais, il est redevenu David ! L'école buissonnière peut reprendre

Au fond, cette couronne, c'était très lourd à porter quand on rêve de demeurer toute sa vie un Peter Pan à grosses rides. Avec ce départ, il apparaît à nouveau comme le petit garçon qu'il entend rester : minuscule et attendrissant. À la différence que, cette fois-ci, une vraie maman va s'occuper de lui, tendre (comme il en a toujours rêvé) et sévère (comme il aime). Donc il part en vacances avec elle. Et là, trêve de corvées : abandonnant ses collègues Hitler, Chamberlain et autres à leurs soucis, il laisse ses chers pauvres à leur sort. Finies les générosités. Wallis n'a plus de temps. Antibes, Marbella, Gstaad, Miami, Paris... À défaut de la Nouvelle-Zélande et du Commonwealth, elle régnera sur les capitales de la jet-set. Pendant cinquante ans. Avec son petit page à ses côtés. Et le respect de tous autour d'eux. Car « Honni soit qui mal y pense ! ». ■



En 1955 à Gif-sur-Yvette, dans leur propriété du Moulin de la Tuilerie, que les amants maudits ont achetée trois ans plus tôt pour leurs week-ends.

*Unis sous le Blitz.
En restant à
Buckingham malgré
les bombardements
allemands, George VI
et son épouse Elizabeth
soudent la nation
autour de la famille
royale. Ici avec leurs
filles, les princesses
Elizabeth et Margaret,
en 1942.*

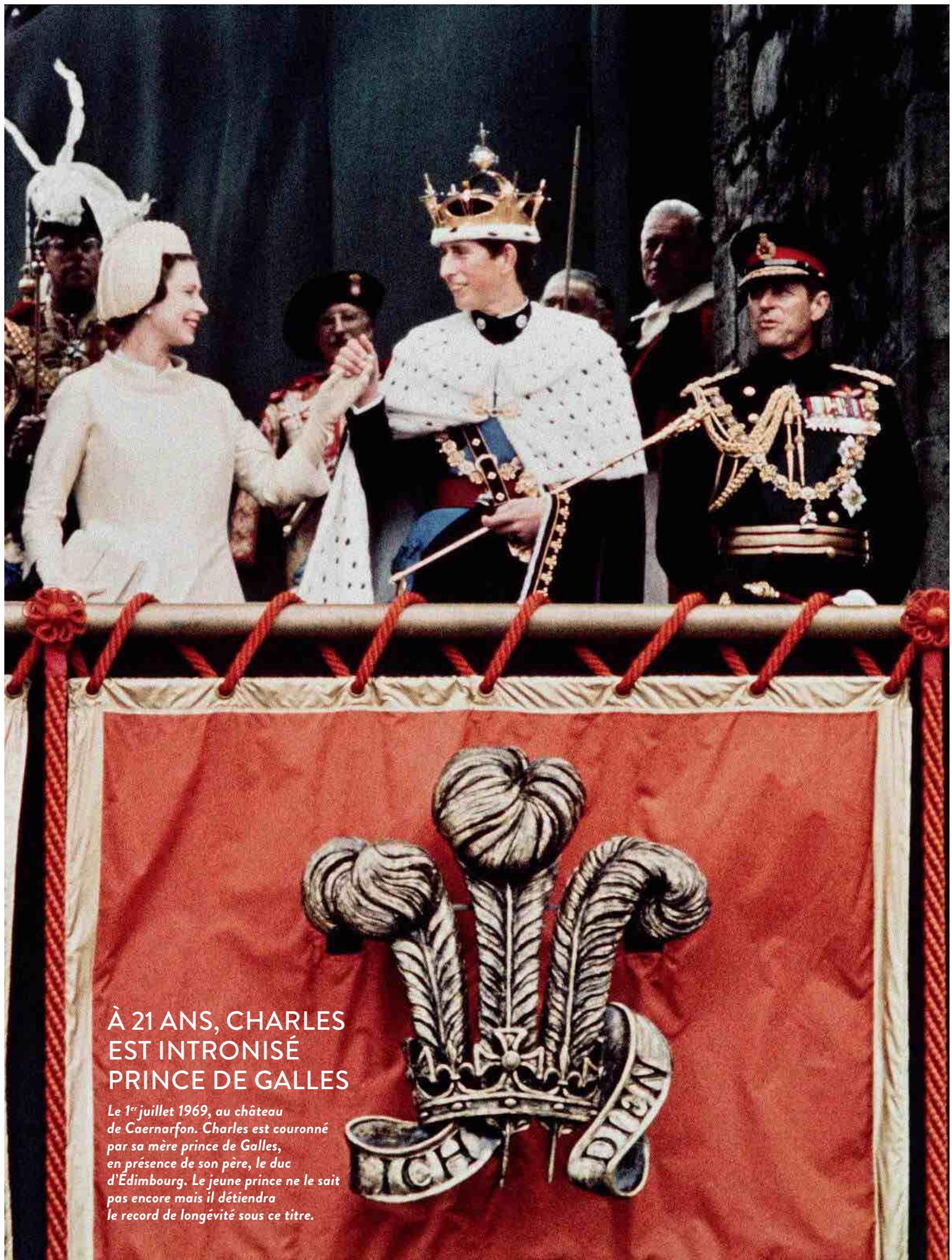




LE ROI EST MORT... VIVE LA REINE!

Le 6 février 1952, le roi meurt d'une thrombose coronaire à Sandringham. Il avait 56 ans. Cinq jours plus tard, Elizabeth II accueille le cercueil de son père à Londres, au côté de sa mère Elizabeth, désormais reine mère, de sa sœur Margaret et de son époux, le prince Philip (à droite).





À 21 ANS, CHARLES EST INTRONISÉ PRINCE DE GALLES

Le 1^{er} juillet 1969, au château de Caernarfon. Charles est couronné par sa mère prince de Galles, en présence de son père, le duc d'Édimbourg. Le jeune prince ne le sait pas encore mais il détiendra le record de longévité sous ce titre.



Le prince Charles et Diana Spencer au balcon de Buckingham, entourés de leurs pages, le jour de leurs noces, le 29 juillet 1981. Mais derrière les caméras et le faste, un triangle amoureux a déjà scellé l'échec du « mariage du siècle »...



ALORS LA REINE ADOUBE CAMILLA, LA MAL-AIMÉE DU PEUPLE

PAR STÉPHANE BERN

En préparant l'avenir de la monarchie, la reine Elizabeth II vient d'offrir à Camilla, duchesse de Cornouailles, une éclatante revanche. Pour le faire, elle a choisi la veille de l'anniversaire de son avènement. Pendant soixante-dix ans, la souveraine a commémoré dans l'intimité du château de Sandringham ce jour de gloire, qui est aussi un jour de deuil puisqu'il est celui de l'anniversaire de la mort de son père bien-aimé, George VI, le 6 février 1952. Si, dimanche, elle a respecté cette tradition de discrétion, elle recevait, la veille, des membres de la communauté locale et des groupes de volontaires. La télévision et les photographes l'ont montrée coupant un gâteau à l'embleme de son jubilé de platine. Il avait été préparé par un des invités ; parmi eux se trouvait d'ailleurs son ancienne cuisinière Angela Wood, dont le «coronation chicken» ou «poulet reine Elizabeth» – un poulet froid, enrobé d'une sauce crémeuse au curry, servi au banquet du couronnement en 1953 – est devenu un classique de la gastronomie britannique. On verra aussi la Reine devant l'une des célèbres «boîtes rouges» renfermant les documents soumis à sa signature, ou admirant les hommages qui lui sont rendus par lettres ou dessins. Ainsi, l'éclat de son sourire, la vitalité de son regard et son humour légèrement moqueur ont-ils pu rassurer les Britanniques sur son état de santé. Le message à la nation publié le même jour allait les prendre par surprise.

Il s'agit d'abord d'une réflexion sur la vie et sur les changements qui ont marqué sept décennies de règne, une durée record, au moins pour la monarchie britannique. «Alors que nous marquons cet anniversaire, j'ai plaisir à renouveler l'engage-

ment que j'avais pris, en 1947, que ma vie serait entièrement consacrée à votre service», écrit la souveraine qui évoque son «espoir et optimisme». «Ces sept décennies ont vu un extraordinaire progrès social, technologique et culturel, dont nous avons tous bénéficié, et j'ai confiance en l'avenir qui nous offrira à tous des opportunités similaires, spécialement aux jeunes générations du Royaume-Uni et du Commonwealth.»

C'est enfin l'occasion pour Elizabeth II de rendre hommage à son défunt mari, le prince Philip, «un partenaire prêt à jouer le rôle de consort et à faire de manière désintéressée les sacrifices que cela impose». La meilleure introduction pour évoquer un autre destin : «Et quand, à la plénitude des temps, mon fils Charles deviendra roi, je sais que vous lui apporterez, ainsi qu'à sa femme Camilla, le même soutien que vous m'avez apporté ; et c'est mon souhait sincère que, lorsque ce temps viendra, Camilla soit connue comme reine consort en poursuivant son action loyale de servir.» Elizabeth II mettait ainsi fin à vingt ans d'incertitude.

Ce vieux et sensible débat agite en effet les esprits depuis la mort de lady Diana, en 1997, et le remariage du prince Charles avec Camilla Shand (ex-Parker Bowles), le 9 avril 2005. L'union civile a été célébrée à l'hôtel de ville de Windsor, en l'absence de la Reine qui avait consenti à ce mariage du bout des lèvres, organisant cependant la réception pour les nouveaux mariés.

En temps ordinaires, l'épouse d'un monarque devient automatiquement reine consort. Ce fut le cas pour la mère



Le 9 avril 2005 à Windsor, Charles et Camilla se disent oui lors d'une cérémonie civile. Une première pour un membre de la famille royale



Elizabeth II et la duchesse de Cornouailles au palais de Buckingham lors de la visite d'État du président Trump, le 3 juin 2019.

d'Elizabeth, née lady Elizabeth Bowes-Lyon, lorsque son mari, le prince Albert, fut couronné roi. Dans les circonstances plus tumultueuses qui ont suivi la mort de lady Diana, le futur titre de Camilla allait faire l'objet de longs débats et de solides controverses. Certains conseillers affirmaient même que la duchesse de Cornouailles n'avait pas l'intention d'être reine, préférant être présentée comme « princesse » consort, ce qui aurait constitué une première dans l'histoire de la Grande-Bretagne.

Comme tous les Britanniques, Elizabeth II a appris pendant ces dix-sept dernières années à aimer Camilla, cette femme qui ne s'est jamais plainte du sort que lui réservaient les médias, fidèle à son amour pour Charles depuis leur rencontre, en juin 1971, lors d'une partie de polo, mais qui s'était effacée, pour le bien de la Couronne, en épousant Andrew Parker Bowles, tout en restant l'indispensable confidente. On connaît la suite. Quand il a compris que son mariage partait à la dérive, Charles n'a eu de cesse qu'il ne retrouve Camilla. Mais elle était aussi impopulaire que Diana était populaire, perçue par de nombreux Britanniques comme la briseuse de conte de fées. Elle n'a d'ailleurs jamais pris le titre de princesse de Galles, trop associé à la légendaire Diana, qui la surnommait « le Rottweiler ».

Discrète et chaleureuse, la duchesse de Cornouailles a serré les dents. Elle a mis en pratique la devise : « Keep calm and carry on » (« Garder son calme et continuer sa tâche »). C'est sa constance à vouloir rendre le prince Charles heureux qui a fini par forcer l'admiration. Très dévouée à la monarchie, elle en est devenue un rouage essentiel et peut s'enorgueillir d'être

un des membres de la « firme » qui assument le plus grand nombre d'engagements caritatifs et culturels, devançant même dans ce domaine la très active princesse Anne ou les Cambridge, avec lesquels elle s'entend à merveille. La reine vient significativement de lui confier le parrainage royal du Théâtre national qu'assumait jusqu'alors Meghan, duchesse de Sussex, partie vivre aux États-Unis. Sa simplicité décontractée, sa voix chaude, son contact facile ont lentement conquis les Britanniques.

Signe avant-coureur de sa consécration, au tout début de cette année, et pour la remercier des services rendus à la Couronne, la reine l'a nommée dame de l'ordre de la Jarretière, le titre le plus prestigieux de la chevalerie britannique, un honneur qui ne devait normalement lui échoir qu'à l'avènement de Charles... Elle rejoint ainsi les très rares membres de cet ordre fondé par Édouard III au cours de la guerre de Cent Ans, en 1348, et dont la devise est restée célèbre : « Honi soit qui mal y pense. » Le prince de Galles, qui n'a jamais caché qu'il voulait faire de son épouse une reine consort à part entière, a aussitôt manifesté sa joie et sa reconnaissance dans un communiqué à la nation. « Nous sommes profondément conscients de l'honneur que représente le souhait de ma mère. Alors que nous avons cherché ensemble à servir et à soutenir Sa Majesté et les membres de nos communautés, ma chère épouse a été mon soutien indéfectible tout au long de cette période », écrit-il. La persévérance aura payé. Et rapporté un trône à Camilla, pour son dévouement à la monarchie. ■



LES BANNIÈRES AU TITRE D'ELIZABETH REGINA LE DISPUTENT AUX KILOMÈTRES D'UNION JACK

1953. Des festivités cousues main. Des couturières d'un atelier de Sidcup, dans le Kent, s'activent sur des milliers de drapeaux du Royaume-Uni ou d'exemplaires de l'étandard royal d'Écosse (dit au « lion rampant »). Au mur, des bannières ornées du monogramme personnel de la reine, surmonté de la couronne de saint Édouard.

DANS LES COULISSES DU COURONNEMENT

Plus d'un an de préparation, rien que pour le sacre d'Elizabeth II ! Les mois précédant l'heureux événement marquent le triomphe de tout un peuple... et l'apothéose du commerce britannique, qui s'organise fébrilement pour de très bonnes affaires. Ces archives photographiques inédites de Paris Match témoignent de l'extraordinaire ardeur des sujets de Sa Majesté. Mais aussi de leur fierté, plus grande que les nuages au-dessus de Londres.



À CHAQUE GÉNÉRATION LES ARTISANS RIVALISENT D'EXCELLENCE

Septembre 1936. À Cardiff, au pays de Galles, fabrication de blasons décoratifs pour le sacre d'Édouard VIII. Il s'agit là de la couronne Tudor, symbole héraldique du monarque anglais depuis Henri VIII (sauf sous le règne d'Elizabeth II). Un emblème présent sur les documents gouvernementaux, les boîtes aux lettres, les médailles...



*Pour son couronnement,
Elizabeth II choisit de confier
la confection de ses chaussures
au styliste français
Roger Vivier. Le père du talon
aiguille réalise une paire
d'escarpins dorés aux talons en
chevreau semés de grenats.*



1953. Les tailleurs de la maison londonienne M. & N. Horne, l'un des fournisseurs de l'armée britannique, travaillent nuit et jour pour habiller es 30 000 soldats du royaume et du Commonwealth qui formeront le cortège d'Elizabeth II.





Une nouvelle ère élisabéthaine. À gauche, extrait d'un discours au Parlement de la reine Elisabeth I^e en 1593 (elle devint reine en 1558). À droite, quelques lignes tirées du premier discours de Noël d'Elizabeth, deuxième du nom, dix mois après avoir succédé à son père.



PHOTO WILLY RIZZO

DIX JOURS DURANT, LES RÉPÉTITIONS BATTENT LEUR PLEIN

10 mai 1953. Des promeneurs pas comme les autres à Hyde Park, où le carrosse d'or d'État, ses huit chevaux et les palefreniers de Sa Majesté s'entraînent sur le long cortège de retour d'après-couronnement (8 kilomètres) entre l'abbaye de Westminster et Buckingham.

Photo WILLY RIZZO

Avec sa médaille du couronnement et ses figurines miniatures, voilà cette petite Anglaise fin prête pour le grand jour. Le fabricant de jouets londonien Lesney Products écoulera plus de 1 million d'exemplaires du très populaire attelage royal.

Photo WALTER CARONE





GARÇONS OU FILLES, LES ENFANTS SONT DE LA PARADE

*Faites place à la garde de la reine !
Le temps d'une journée, même les plus
jeunes auront l'étoffe des soldats
de la Queen's Guard, l'unité chargée
de protéger les palais du souverain.*

Photo IZIS

Aujourd'hui comme hier, le business des produits dérivés se porte à merveille. Photos, stylos, porte-clés, assiettes ou tasses à l'effigie des monarques se vendent comme des petits pains. Des souvenirs appelés pour certains à prendre de la valeur, comme la porcelaine en série limitée.

Photo IZIS



LE PORTRAIT DE LA FUTURE REINE EST À TOUS LES COINS DE RUE

L'illusion de l'abondance. En 1953, la Grande-Bretagne est encore sous le coup des restrictions d'après-guerre. Le sucre, le beurre et le fromage sont des raretés. Pour ne pas gâcher la fête, le rationnement de la viande est temporairement suspendu et les sujets de Sa Majesté ont droit à une livre de sucre et quatre onces de margarine supplémentaires.



Admiratif devant tant de flegme, l'envoyé spécial de Paris Match écrit : « Des familles de provinciaux accomplissent sur le pavé glissant le rite sacré du thé de 5 heures. Dans la soirée de lundi, le centre de Londres avait l'aspect d'un immense dortoir. »

Photo WILLY RIZZO



PAS UN POUCE DE TERRAIN N'ÉCHAPPE À SES ADMIRATEURS

Deux jours et deux nuits avant le « Coronation day », les Londoniens ou d'un jour trustent les meilleures places le long de la route du cortège. Neuf mois avant la date fatidique, plus une chambre d'hôtel n'était disponible. Un véritable jackpot pour les propriétaires d'appartements donnant sur le trajet.

Photo PIERRE VALS



Les météorologues avaient prédit un temps clément pour début juin 1953 ? Raté. Pas de quoi doucher l'enthousiasme de ces martyrs volontaires, équipés pour un long siège contre le mauvais temps et les températures automnales. Mais après tout, les Britanniques n'ont-ils pas inventé le camping moderne ?

Photos MAURICE JARNOUX



UN PARAPLUIE POUR DEUX, L'ANGLAIS RESTE STOÏQUE SOUS LA PLUIE

Au matin du 2 juin, bravache, le quotidien « News Chronicle »
titre : « La pluie, la grêle, l'orage, même s'il neige, qu'est-ce que cela
peut nous faire ? »



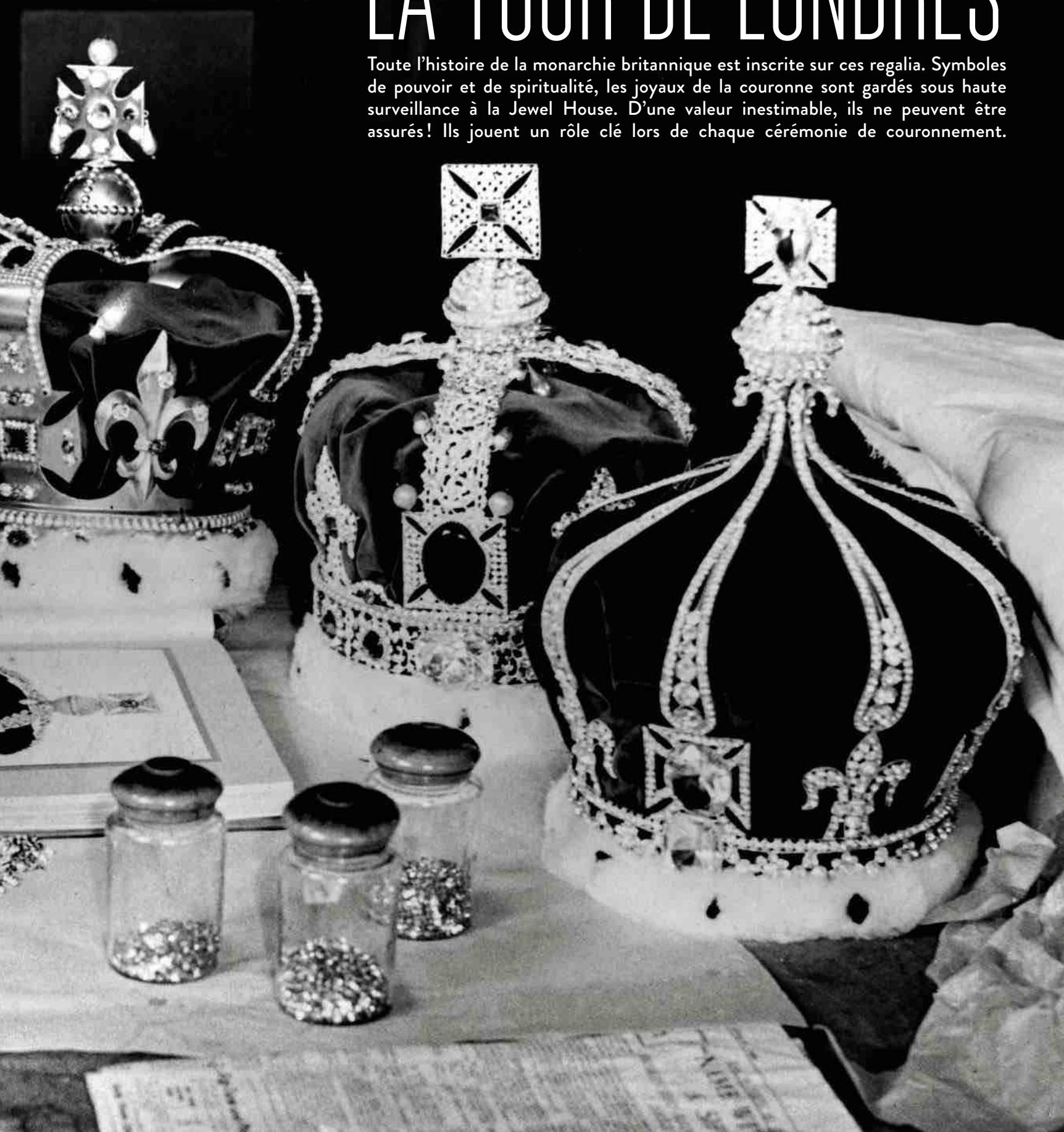
LES TROIS COURONNES DE L'EMPIRE AUX PETITS SOINS

Août 1936. Neuf mois avant le couronnement prévu d'Édouard VIII, les joailliers de tout le pays cisèlent leurs propres répliques des symboles royaux. De g. à dr. : l'épée empierrée d'offrande, la couronne de saint Édouard, utilisée exclusivement pour le sacre, la couronne impériale d'État et celle de la reine Mary.

Photo WILLIAM VANDERSON

LES JOYAUX DE LA TOUR DE LONDRES

Toute l'histoire de la monarchie britannique est inscrite sur ces regalia. Symboles de pouvoir et de spiritualité, les joyaux de la couronne sont gardés sous haute surveillance à la Jewel House. D'une valeur inestimable, ils ne peuvent être assurés ! Ils jouent un rôle clé lors de chaque cérémonie de couronnement.





POUR CHARLES, L'ÉCLAT DU RUBIS DU PRINCE NOIR

Créée en 1937 pour George V, la couronne impériale d'État est sertie de 2 868 diamants (dont le massif Cullinan II), 273 perles, 17 saphirs, 11 émeraudes et 5 rubis. Elle est placée sur le cercueil du monarque décédé, comme ici lors des funérailles d'Elizabeth II.

POURQUOI CAMILLA NE PORTERA PAS LE KOH-I-NOOR

PAR IRÈNE FRAIN

Pauvre Camilla ! Elle ne s'est pas installée dans son rôle de souveraine consort qu'elle se retrouve, au sens imagé du terme, avec un caillou coincé dans sa royale chausure : le diamant Koh-i-Noor, en persan « Montagne de lumière », l'une des plus grosses et plus anciennes gemmes jamais découvertes en Inde, 105 carats, une pureté minéralogique exceptionnelle et une valeur de 200 millions d'euros au bas mot. Quand le Premier ministre indien, Narendra Modi, a appris que Camilla, le jour du sacre de Charles III, entendait respecter la tradition et porter la couronne dont cette pierre est l'ornement le plus spectaculaire, il a vu le parti qu'il pouvait en tirer et a lâché que cette décision était très malvenue : « Elle rappellerait des souvenirs douloureux du passé colonial de l'Empire britannique en Inde. »

Phrase d'apparence anodine mais qui a transformé ce diamant de la taille d'un œuf en grenade diplomatique dégoupillée. Car, pour mieux faire passer le message à Buckingham, les tonitruants leaders du parti de Modi, le BJP, se sont chargés de l'explication de texte : les « souvenirs douloureux » désignent la manœuvre frauduleuse utilisée en 1849 par un gouverneur anglais afin de soutirer à un jeune et naïf prince indien ce fameux Kohi-Noor dont il avait hérité de son père. Autrement dit : pour peu que Camilla persiste dans son intention de porter la couronne ornée du Kohi-Noor le jour du sacre de Charles, les relations entre la Grande-Bretagne et l'Inde, déjà tendues, en seraient très gravement affectées ; et comme le PIB indien, sixième mondial, met Modi en position de force, les Anglais, déjà affaiblis par le Brexit et inquiets quant à l'avenir du Commonwealth, seraient bien avisés de rapporter au plus vite à Delhi la gemme si malhonnêtement acquise. Dans la foulée, les soutiens de Modi ont embouché les trompettes de l'humiliation postcoloniale : « Ce diamant symbolise le lien de la monarchie britannique avec un passé barbare et exploiteur ! » Tandis qu'un spécialiste de la propagande numérique inondait les réseaux sociaux indiens de furibonds : « Rendez-nous le Kohi-Noor ! »

Camilla, reine sans couronne ? La voici en tout cas dans de beaux draps. S'attendait-elle à devenir l'otage des mouvements décoloniaux ? Elle ne pouvait pas ignorer le litige : il ne date pas d'hier, tant s'en faut. Des années que les gouvernements britanniques font fi des pétitions indiennes qui réclament la restitution de la gemme.



Le 14 octobre 2019, Elizabeth II ouvre la session du Parlement coiffée du diadème d'apparat de George IV.

Sans résultat. Et pour cause : impossible de tracer son origine. Non seulement on ignore où et quand elle a été découverte, mais elle a suscité tant de convoitises qu'elle n'a cessé d'être volée. Par ruse et surtout par force, ce qui lui a valu d'être surnommée « le diamant le plus sanguinaire du monde ».

Peu importe à Modi et à ses soutiens, dont le fanatisme religieux hindouiste n'a rien à envier à l'intolérance islamiste. Pour fonder leur revendication, ils s'appuient sur de très vieux textes mystico-mythologiques qui remontent à plusieurs millénaires avant J.-C. Selon eux, c'est le fils du dieu Soleil qui aurait découvert la gemme, sur la berge d'un fleuve de l'Inde centrale. Ça ne lui porte pas chance : très vite, les pouvoirs magiques de cette pierre déclenchent une

série phénoménale de vols, de meurtres et de conflits divers, où sont impliqués, à tort ou à raison, un lion, des ours et le dieu Krishna en personne. Mais il est peu probable qu'une pierre de cette taille ait pu surgir par enchantement des sables d'une rivière. Plus vraisemblablement, comme d'autres gemmes aussi impressionnantes, le joyau a été extrait au XIV^e siècle de notre ère d'une mine du royaume de Golconde, puis proposé à la vente dans le Jardin des gemmes, ce fabuleux marché aux diamants qui se tenait chaque vendredi à l'ombre de la forteresse du potentat local. On signale ensuite sa trace dans un temple de la région, où il est incrusté dans le front d'une déesse pour figurer son troisième œil. Mais rien ne prouve que ce soit le Koh-i-Noor. Il s'agit peut-être d'une pierre assez grosse et brillante pour avoir marqué les contemporains. En revanche, deux siècles plus tard, les Mémoires du premier empereur moghol, Babur, musulman originaire d'une partie du Turkestan actuellement rattachée au territoire ouzbek, décrivent incontestablement le diamant qu'on appellera plus tard le Koh-i-Noor ; et comme il a réussi à faire main basse sur lui, il précise que les rajahs locaux, de toute façon, n'avaient pas cessé de se le voler les uns aux autres... Conscients de sa valeur, ses successeurs, les célèbres Grands Moghols, Humayun, Akbar, Shah Jahan et les autres, tous de confession musulmane, veillent sur le diamant comme sur la prunelle de leurs yeux et, pendant les trois cent trente et une années d'un empire sans partage, en font l'emblème de la brillante culture indo-persane qui se développe alors en Inde.

Suite page 49

LA REINE CONSORT PORTERA MALGRÉ TOUT LES BIJOUX DE LA REINE MARY

Les diamants sont éternels. Au côté de George V, coiffé d'une ancienne version de la couronne impériale d'État, la reine Mary porte la couronne qu'elle a commandée au joaillier royal Garrard & Co en 1911.



Ainsi l'empereur Shah Jahan, bâtisseur par ailleurs du Taj Mahal, le fait incruster au cœur du marquage de 26733 autres pierres précieuses qui décorent son légendaire trône du Paon en or massif. La légende se répand alors que, avec le prix du diamant, le souverain aurait nourri la population de la planète pendant deux jours et demi... C'est donc tout naturellement que sa renommée attire à Delhi le diamantaire français Tavernier, qui fournit en pierres précieuses une bonne partie des cours européennes. Il parvient à se faire admettre dans la légendaire salle du trône et à en faire des croquis. Il ne les légende pas : usage courant à l'époque, il n'a toujours pas de nom. Il le recevra soixante-dix ans plus tard par un de ses nouveaux voleurs, Nadir Shah, brigand de grand chemin si sanguinaire que, de fils de berger, il est devenu shah de Perse. Quand il apprend que son contemporain moghol préfère les délices de son harem à l'exercice du pouvoir, il décide de ne faire qu'une bouchée de l'Inde. En 1739, il dévaste Delhi, ravage le fort impérial et, entre autres trésors, embarque la gemme dans ses coffres, fasciné par son éclat.

C'est paradoxalement dès qu'il reçoit ce nom radieux qu'une lugubre rumeur commence à s'attacher au diamant. Imprudent, Nadir Shah l'expose dans la capitale de son fief afghan ; deux ans après, il manque d'être assassiné. Il accuse son fils du forfait et lui crève les yeux, ce qui ne lui évite pas de succomber six ans plus tard sous le sabre d'un neveu. Sa première femme, maligne, a déjà mis la main sur le Koh-i-Noor. Futé lui aussi, l'ancien bodyguard de feu son mari lui propose ses services. Ils ne se limitent peut-être pas à la protection du diamant car la veuve finit par lui en faire cadeau. Sans surprise, il file tout de suite à Kandahar où il fonde l'actuel Afghanistan. Il reste sur ses gardes : la pierre demeure dans sa famille pendant trois générations. Malheureusement, au moment où son petit-fils en hérite, le shah d'Iran l'attaque. Il s'enfuit. La route Jalalabad-Kaboul n'est pas plus sûre qu'en notre moderne ère talibane ; il se fait capturer par une tribu si farouche qu'elle lui crève les yeux avec une aiguille, avant de l'enfermer dans une tour sévèrement gardée. Le malheureux aveugle réussit malgré tout à sauver la pierre et à la dissimuler dans une faille du mur de sa cellule.

Quelques années après, nouveau rebondissement façon Alexandre Dumas : son frère accède au pouvoir, remue ciel et terre pour retrouver le Koh-i-Noor et finit par le découvrir chez un mollah qui l'a pris pour un gros caillou aussi pratique que décoratif et s'en sert comme presse-papiers. Le frère le récupère, mais un féroce ennemi, le sikh Ranjit Singh, alias « le Lion du Penjab », surgit chez lui et le torture jusqu'à ce qu'il lui lâche le diamant. Le sikh, par ailleurs plutôt sagace, est si éperdument épris de sa pierre qu'il l'exhibe à son poignet quand il part en guerre, histoire de démontrer à l'ennemi qu'avec ce talisman il serait inconsidéré de se mesurer à lui. Il accumule du même coup une fortune phénoménale mais excite aussi les convoitises et, parallèlement, la rumeur que la pierre porte malheur continue à circuler. De fait, à sa mort, en 1839, une série de drames s'abat sur sa famille. Son fils aîné, successeur désigné, meurt dans l'année. Son petit-fils prend la suite mais décède douze jours après son accession au trône. Le suivant, le frère du feu Lion du Penjab, est vite assassiné. Lui succède le plus jeune de ses fils, Dhulip Singh, qui n'a pas 5 ans.

Mais le gouverneur général des Indes anglaises lorgne depuis longtemps sur la fortune de Ranjit Singh et profite de l'âge tendre du nouveau maharaja pour lui déclarer la guerre. L'Anglais remporte assez vite la victoire et c'est le plus facilement du monde qu'il contraint



Le 6 mai prochain, Camilla portera la couronne de la reine Mary, dépouillée du Koh-i-Noor qui l'ornait à l'origine.

le jeune prince à apposer sa signature sur un accord de paix au terme duquel il abandonne, entre autres, le Koh-i-Noor à la reine Victoria. Dhulip Singh a 11 ans, on l'a séparé de ses proches. C'est seulement lorsqu'il a grandi et qu'on l'invite en Angleterre qu'il mesure l'étendue du désastre.

Mais la rumeur qui veut que le diamant soit chargé d'ondes funestes a pris de l'ampleur. Lorsqu'on l'embarque sur le navire chargé de l'acheminer en Angleterre, il est assorti d'une note sans doute rédigée par un Indien : « Le propriétaire de ce diamant sera également propriétaire du monde mais il connaîtra aussi tous ses malheurs. Seul un dieu ou une femme pourra le porter sans encourir de risque. » Victoria, en toute logique, aurait pu l'arborer. Mais elle a noté que le navire qui a

transporté le Koh-i-Noor a failli sombrer dans une tempête, qu'une partie de ses passagers ont été victimes d'une épidémie de choléra. En cette même année 1850, un Irlandais a aussi manqué de l'abattre d'un coup de pistolet et un militaire brindezingué a testé la solidité de son crâne impérial en lui assenant des coups de canne. Elle a, malgré tout, la bonté d'âme de recevoir le malheureux prince spolié. Pas dupe, il ressort de chez elle en grinçant qu'il a autant de droits sur le château de Windsor qu'elle en a sur le Koh-i-Noor, puis la surnomme « madame Fagin », en allusion au personnage de Dickens qui enseigne à Olivier Twist le vol à la tire. Plutôt bien vu puisque c'est par bateaux entiers que les Britanniques ont transporté chez eux des monceaux d'objets pillés en Inde, dont les archives de l'Inde moghole.

Le Koh-i-Noor est exposé à Londres lors de l'exposition universelle de 1851 pour symboliser « l'empire sur lequel le soleil ne se couche jamais ». La salle est mal éclairée et les Anglais ne voient en lui qu'un gros caillou grisâtre. Vexée, Victoria le confie à un joaillier qui sacrifie 40 % de la gemme pour lui conférer son éclat actuel avant de le fixer sur une couronne qui sera strictement portée par les épouses royales le jour du couronnement de leur époux. Dans les années 1930, la grand-mère de Charles, prudente, fait monter la gemme sur une monture amovible. Voilà qui offre à Camilla un plan B : avant le couronnement, pourquoi ne pas remplacer le diamant litigieux par un cristal ? Ou carrément renoncer à porter la couronne pour éviter de porter le chapeau.

Pour la remplacer, elle n'aura que l'embarras du choix : Elizabeth II a légué à Charles une bonne cinquantaine de tiaras.

Car la restitution du Koh-i-Noor, pour l'instant, n'est pas à l'ordre du jour : pourquoi le rendre à l'Inde plutôt qu'aux autres pays qui le revendent eux aussi, l'Iran, l'Afghanistan, le Pakistan, le Bangladesh et même l'Ouzbékistan ? Le gouvernement de Sa Majesté – pas très courageux en la matière puisque, juridiquement, le Koh-i-Noor appartient au peuple britannique –, a laissé la décision à Charles. Côté opinion publique, nul danger : pour les Anglais, le nom du Koh-i-Noor évoque surtout des restaurants indiens ou une marque de papeterie. Quant aux Indiens, hormis les élites cultivées, ils ignorent l'histoire du diamant, préfèrent se soucier du cours du riz, et la propagande du BJP n'a pas fait recette. On compte donc sur les talents diplomatiques de Charles pour ménager la chèvre et le chou, à savoir Modi et la tradition monarchique. Mais aucun danger qu'il imite le cri que Shakespeare prête à son ancêtre Richard III éponyme de la tragédie – « Mon royaume pour un cheval ! » – ni qu'il s'exclame : « Mon royaume contre le Koh-i-Noor ! » Il a tellement attendu de monter sur le trône qu'il n'a pas envie de gâcher la fête. ■

Irène Fraïn

SCEPTRE EN MAIN, ELIZABETH ENDOSSE LE LEGS DE L'HISTOIRE

*Le sceptre royal à la croix d'une main
et le bâton d'équité et de miséricorde de l'autre,
Elizabeth en majesté, sous les voûtes
de l'abbaye de Westminster.*



LES MYSTÈRES DU SACRE

Ce mardi 2 juin 1953 Paris Match est là pour le couronnement de la jeune princesse de 27 ans. Une équipe de douze reporters a mis le cap sur Londres. Objectif: faire mieux que la télé. Malgré treize heures de direct, il n'y a pas de caméra pour l'onction sacrée. Veto royal oblige. Stylo en main, nos envoyés spéciaux pointeront l'instant T.





D'ordinaire si pressés, les New-Yorkais prennent le temps de se rassembler autour des télévisions pour suivre la cérémonie.



À l'invitation de l'ambassadeur de Grande-Bretagne, près d'un millier de Parisiens sont venus au cinéma Marignan.



L'ÉVÉNEMENT
EST RETRANSMIS EN
MONDOVISION

À Paris, le baron de Rothschild a ouvert
un salon décoré à l'effigie de la future reine.

Photo PHILIPPE LE TELLIER





Une forêt de périscopes en carton émerge de la foule, pour voir passer les cortèges. Trois millions de spectateurs ont pris d'assaut les rues de Londres pour le « Coronation Day ».

Photo WILLY RIZZO

PHOTO WILLY RIZZO



UN CARROSSE D'OR FABRIQUÉ EN 1762 ÉBLOUIT SES SUJETS

Souvenir d'un passé glorieux : le Gold State Coach, la voiture royale utilisée pour le sacre de chaque monarque britannique depuis George IV, en 1821, est tirée par huit chevaux.





*Prête pour le jour J ! Joséphine
Baker aux premières loges, avec vue
imprenable sur Trafalgar Square.*

Photo MAURICE JARNOUX



EN CETTE FROIDE
JOURNÉE DE JUIN,
LES PAIRS DU
ROYAUME FUIENT
LA PLUIE

*Retour aux affaires courantes pour ces pairs
après la messe de couronnement à l'abbaye
de Westminster.*



UN REPORTAGE EXCEPTIONNEL. EN 1953, NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL ÉTAIT À L'INTÉRIEUR DE
L'ABBAYE DE WESTMINSTER POUR LE COURONNEMENT DE LA REINE

ELIZABETH II, LA MINUTE SECRÈTE DE L'ONCTION

PAR MICHEL CLERC

D

ans le sanctuaire aveuglant de l'abbaye de Westminster, un seul personnage, au matin du 2 juin, ne portait ni la pourpre ni l'hermine. Il était pourtant, de ce théâtre fabuleux, le principal acteur. Il était partout présent. Sous les poitrines bardées d'or et sous les médailles de la gloire terrestre. C'est de lui, à travers l'archevêque de Canterbury, qu'Elizabeth II, reine tremblante d'un petit empire fait de mers et de continents, recevait les clés d'un royaume plus vaste. Ce personnage, c'était Dieu. Car si Dieu n'existe pas, le sacre de Westminster n'est plus qu'une fresque muette, une vision de musée, un mirage de cinéma. C'est à peine une opération politique. Et la couronne de saint Édouard n'est plus qu'un couvre-chef encombrant. Pourtant, ce que l'œil des caméras a capté, sur le visage d'Elizabeth, à la seconde précise où les mains rudes de l'archevêque de Canterbury ont scellé la couronne à ses boucles, des millions d'hommes et de femmes, croyants et incroyants, raisonnables ou rêveurs, en ont été saisis. C'est une transfiguration qui ne ment pas. Un effroi, un vieillissement instantané, une maturité soudaine, un imperceptible fléchissement des épaules, que n'explique pas, à lui seul, le poids d'un empire. Sur une allée bleue entre deux murs d'or, les caméras ont vu entrer une femme. Elle portait un diadème léger. Six demoiselles d'honneur soutenaient la traîne pesante de sa robe de satin chargée d'emblèmes. Mais c'était encore une femme. C'était l'épouse de Philip, la mère de Charles et d'Anne. Elle marchait à l'autel avec l'assurance radieuse des fiancées. Elle n'avait pas peur. Elle entrait dans l'abbaye avec son visage de tous les jours. C'était bien elle, Elizabeth, qu'on avait vue huit jours plus tôt inaugurer l'exposition de fleurs de Chelsea, rayonner au milieu de 5 000 invités dans les jardins de Buckingham, c'était elle qu'on verrait après-demain au Derby, triste, un peu déçue, parce que son cheval, Auréole, n'arriverait que second. Cette femme avait un âge, des couleurs, une taille, un regard. On pouvait encore dire : « Elle est jolie, mais... » On avait encore le droit de parler d'elle en bien ou en mal. Elle appartenait encore en cet instant au cercle fragile des créatures humaines.

Alors a commencé, lentement, dans la musique et les cantiques, l'extraordinaire métamorphose. Elizabeth s'est assise au centre d'un tapis jaune blé dans ce fauteuil de chêne vieux de cinq cents ans, la cathèdre de saint Édouard qui repose sur la pierre mystique, oreiller de Jacob, qu'ont vénérée les chevaliers du Graal et le roi Arthur. À partir de cette minute, chacun de ses gestes et le moindre battement de ses yeux vont avoir une signification secrète, précise. Elizabeth, la femme, allait délivrer de sa chrysalide pourpre et or une autre Elizabeth, plus dépouillée et moins humaine : la reine. Ce que la télévision et le cinéma allaient enregistrer, c'est le rite par lequel, depuis deux mille ans, les juifs et les chrétiens ont demandé à Dieu de sanctifier leurs rois. Dès le premier acte de cette pièce prodigieuse qui n'est ni tragédie ni comédie, le décor, instantanément, éclate. Westminster comme Chartres est trop exiguë pour tenir entre ses murs le formidable dialogue qui s'engage. Par-delà les vagues écarlates qui descendent des profondeurs de l'abbaye, par-delà les vitraux, Elizabeth se tourne vers l'est, le nord, le sud et l'ouest. Elle livre son visage aux quatre points cardinaux. Elle regarde l'Écosse, le pays de Galles, elle voit les collines du Kent, elle devine les déserts d'Australie. Elle demande à son peuple, non de l'élire (puisque depuis sept siècles la monarchie anglaise est hérititaire), mais de la « reconnaître ».

Elle n'est pas seule. Elle est bien « reconnaissable ». Elle est vraiment ce miroir où l'Angleterre de toutes les latitudes aime à se contempler. Autour d'elle – comme les arcs-boutants d'une cathédrale –, toute la chevalerie, tout Shakespeare, tout le clergé. Les poursuivants s'appellent Rouge-Croix, Bleu-Manteau, Rouge-Dragon, La Herse. Les hérauts ont les noms de ceux qui se profilent dans « Hamlet », sur la terrasse d'Elseneur : Richmond, Windsor, Lancaster. Des lions rampent sur leurs tuniques, des léopards se dressent.

D'entre les évêques en robe d'orfroi, mitrés et crossés, l'archevêque de Canterbury se détache. À pleine voix, il s'adresse aux lords :

« Messieurs, je vous présente ici la reine Elizabeth, votre reine incontestée. Êtes-vous prêts à lui rendre hommage et service ? »

Le décor se referme. Les murs de l'abbaye se replient. Les lords sont là pour dire ce que les peuples – aux quatre points cardinaux – crient de toute leur âme de peuples consultés. C'est une clamour formidable : « Que Dieu protège la reine ! »

Mais cette « présentation », cette clamour noyée dans la fanfare des clairons et des buccins d'argent, c'est encore peu de chose. Ce n'est qu'un acte politique, une survivance du temps où le souverain était « élu » par le Conseil des sages. Les pairs du royaume, théoriquement, pourraient dire : « Nous ne reconnaissions pas Elizabeth. » Peut-être, si Édouard VIII avait essayé de se faire couronner, auraient-ils dit : « Nous ne reconnaissions pas Édouard VIII. »

Une fois « reconnue », Elizabeth est devenue reine selon la terre. Elle aurait pu quitter l'abbaye, rentrer à Buckingham, régner. Il lui aurait manqué l'essentiel : l'armure mystique. Il lui aurait manqué précisément ce qui faisait des souverains de l'empire d'Orient, des empereurs de Byzance et d'Aix-la-Chapelle, les complices invulnérables et les vassaux de Dieu : le rite sacro-saint de l'onction.

Mais avant d'arriver à cet instant pathétique, il lui fallait prêter un dernier serment terrestre. Elle était tête nue. L'archevêque, haut mitré, la dominait. Il était, lui, l'homme de Dieu, le maître de cette reine incontestée, mais encore sans couronne et sans sceptre.

Alors se déroule le dialogue qui fut, en esprit sinon dans la lettre, le dialogue de toutes les Églises avec tous les souverains. Les trompettes d'argent se taisent. Une voix lourde, solennelle, lente et rythmée pose les questions. Une voix rapide, jeune, un peu froide, répond : « Madame, Votre Majesté veut-elle prêter serment ?

– Je le veux.

– Promettez-vous solennellement et jurez-vous de gouverner les peuples du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, du Canada, d'Australie, de Nouvelle-Zélande, de l'Union sud-africaine, du Pakistan, ainsi que de vos possessions et autres territoires, selon leurs droits et coutumes respectifs ?

– Je le promets solennellement. »

C'est la première fois que le titre d'impératrice des Indes ne figure pas au céromonial.

« Jurez-vous d'user de tout votre pouvoir pour maintenir les lois de Dieu et celles de l'Évangile ?

– Tout cela, je le promets. (All this, I promise.) »

Elle signe son serment, baise la Bible, « oracle de la sagesse ».

Arrive enfin le moment sacré. L'archevêque de Canterbury a présenté la reine à ses sujets. Il va la présenter à Dieu.

« Accorde à ta servante Elizabeth l'esprit de sagesse et de justice... Rends à César ce qui est à César... »

C'est un rite dont l'origine se perd dans la nuit des temps : le rite par lequel Saül, David, Salomon jetaient un pont entre le Ciel et la Terre. Ce rite a un nom : l'onction.

Elizabeth, en cette minute que n'ont pas vue les caméras, rejoints les morts, les rois, les fantômes. Elle est Salomon à Jérusalem. Elle est Pépin le Bref à Soissons. Elle est Saint Louis à Chartres. Elle est Philippe Auguste à Notre-Dame. Pour commencer, la maîtresse de la Garde-Robe

[Mistress of the Robes] l'aide à dégrafer le manteau royal, trop somptueux, trop insolent peut-être pour qu'elle puisse, dans cet équipage, devenir le lieutenant de Celui dont Jeanne d'Arc disait à Charles VII : « Il est le roi des cieux et Il est aussi le roi de France. »

Le chœur chante : « Zadock le prêtre et Nathan le prophète ont oint et bénî Salomon le roi, et tous les peuples se réjouirent. » Cependant, quatre chevaliers de la Jarretière étendent au-dessus de la reine un dais pudique. Elle apparaît enfin, humble, tête et bras nus, nette comme un enfant de chœur, les yeux rivés sur l'autel, avec, peut-être, le regard d'Iphigénie au moment du sacrifice.

Les instruments qui passent alors entre les mains de l'archevêque sont ceux de la liturgie universelle. Une ampoule d'or en forme d'aigle contient l'huile sainte. Elle est semblable à celle qu'une colombe apporta du ciel, dit-on, à saint Rémi, pour baptiser Clovis. L'huile (ou saint chrême) est faite d'après une antique recette dans laquelle entrent l'ambre gris, le benjoin, le jasmin, le musc et la lavande... Cette huile sacrée (la première Elizabeth n'en aimait pas l'odeur), c'est le « principe de vigueur et de force », le tonique sacré, qui fait que « l'oint du Seigneur » participe à la puissance divine et lui permet d'accomplir des miracles (Saint Louis, par simple attouchement des mains, guérissait les écrouelles). Sans le chrême, Israël n'aurait eu ni roi ni prophète, Charlemagne n'eût été qu'un précurseur de Napoléon, et la monarchie un système de gouvernement privé de la majesté divine.

L'archevêque de Canterbury, tenant l'ampoule d'or, se penche sur Elizabeth et lui murmure : « Que soient oints tes mains, ton front, ta poitrine comme furent oints les rois, les prêtres, les prophètes. »

Elizabeth est à genoux. Elle offre son front, ses mains. Elle n'hésite pas. Elle n'a pas la pudeur qu'avait eue son ancêtre Victoria qui refusa qu'on lui touche la poitrine. Elle a revêtu maintenant la « columbia sindonis », robe de lin qui symbolise la pureté sacerdotale. Elizabeth entre dans les ordres. De tous ses sujets, elle est le plus humble.

Mais il est temps de se relever, d'être reine. La maîtresse de la Garde-Robe s'approche avec la dalmatique de drap d'or, la « super-tunica » : celle que portaient au sommet de leur gloire les empereurs byzantins.

Maintenant la reine est la reine et pour toujours. Elle n'a plus son visage d'enfant. Elle n'a pas un regard pour Philip. Dans sa poitrine, comme dans celle d'Elizabeth I^e, bat « un cœur d'homme ». Elle peut dire, comme Richard II : « Toute l'eau de la mer ne pourrait laver le baume sacré qui a mouillé mon front. »

Le grand chambellan présente les éperons d'or, insignes de toutes les chevaleries, l'archevêque la ceint de l'épée de justice (comme un chevalier de la Table ronde), puis il lui passe aux poignets les bracelets de sincérité et de sagesse, tandis que le doyen de Westminster s'approche avec l'étole qui rappelle le manteau des généraux romains. Elizabeth II vêtue de toutes ses dignités, est évêque, chef d'armée, lord de Justice. Tous les pouvoirs spirituels sont entre ses mains. Elle a droit maintenant aux insignes de sa puissance : le globe terrestre, boule d'or cerclée de diamants, que domine la croix, le sceptre à la croix, le bâton d'équité et de miséricorde que domine la colombe, symbole du Saint-Esprit.

Suite page 61



À l'abri d'un dais porté par quatre chevaliers de la Jarretière, dans sa robe de lin immaculée, Elizabeth peut recevoir l'onction.



2868 DIAMANTS ORNENT LA COIFFE D'APPARAT

À 12 h 32, l'archevêque de Canterbury,
Geoffrey Fisher, soulève la couronne
de saint Édouard. Un joyau de plus de 2 kilos
orné de pierres précieuses, forgé en 1661.



Au balcon de Buckingham, Elizabeth salue son peuple, entourée de ses demoiselles d'honneur, de la reine mère, du duc d'Édimbourg et de leurs enfants Charles, 4 ans, et Anne, 2 ans.

Le primat lui passe au quatrième doigt de la main droite l'anneau d'or et de rubis de saint George, insigne de la dignité royale.

La voici chargée d'étoffes, le visage un peu gris, soumise à Dieu, dernier maillon d'une chaîne qui, à travers l'Antiquité, l'Orient, Byzance, le Moyen Âge, Guillaume le Conquérant et Charles I^{er} qui fut pendu, Saint Louis qui rendait la justice et Louis XVI qui fut décapité, retient les souverains constitutionnels d'aujourd'hui dans la cage des lois éternelles.

L'archevêque de Canterbury lève très haut ses mains. La couronne, comme la foudre, flambe au-dessus d'Elizabeth, puis s'abat sur elle, tandis que l'archevêque s'écrie : « Mon Dieu, bénissez Elizabeth, enrichissez son cœur de toutes les vertus royales... »

La reine, sous le poids, incline la tête : 5 livres de diamants pèsent sur elle. Cinq continents, 300 millions d'hommes tombent sous son sceptre. Elle le tient dans la main droite. Dans la main gauche, elle tient le bâton d'équité et de miséricorde.

C'est l'image de la reine « en Majesté ». L'image de tous les rois de la chrétienté quand, bénis, sacrés, ils s'apprêtent à régner. C'est l'image où se reconnaissent aujourd'hui à travers le monde les hommes de langue anglaise. Mais l'image s'anime, se colore. Un frémissement somnambulique parcourt le visage de la reine. Philip vient de s'agenouiller devant elle : « Je suis votre homme lige... »

Pour la première fois, Elizabeth abandonna son masque hiératique. Ce baiser qui lui effleure la joue, ces mains qu'elle tient entre les siennes, pour elle, ce n'est pas l'« hommage ». C'est le geste familier qui la réveille.

L'Histoire a balayé les trônes, les Romanov et les Habsbourg, les Hohenzollern, les Cobourg, les Bragance. Elizabeth II règne. Elle a tous les pouvoirs et elle n'en a aucun.

En regard de la puissance magique que le sacre lui confère, les prérogatives que la Constitution lui accorde sont à la fois extravagantes et dérisoires. Elle ira au Derby. Elle ouvrira les bals. Elle brisera des

bouteilles de champagne sur la proue des navires. Elle fera des discours. Elle dévoilera des statues. Elle inaugurera des expositions canines. Chaque semaine, elle recevra sir Winston Churchill qui démontera devant elle le mécanisme énigmatique des affaires de l'État. Elle lira les télégrammes des ambassadeurs. Mais ce n'est jamais elle qui décidera. Elle est là, seulement, pour sanctifier, pour éclairer.

Ce qu'elle peut faire théoriquement est pourtant assez extraordinaire. Elle peut, d'un trait de plume, transformer 40 millions d'Anglais en pairs du royaume. Elle peut, théoriquement, faire arrêter sir Winston Churchill et tous ses ministres, dissoudre le Parlement, nommer un autre Premier ministre, refuser d'apposer son sceau sur les lois votées par la Chambre des Communes. Il y a des routes en Angleterre qui lui appartiennent (Queen's ways). C'est elle qui nomme les évêques, les archevêques, les ambassadeurs. C'est elle qui déclare la guerre et qui fait la paix. La reine ne peut pas voter, elle ne peut pas siéger dans la Chambre des Communes. Mais les cygnes et les canards qui nagent dans les étangs du parc de Saint-James lui appartiennent. Une couronne et les initiales E. R. [pour Elizabeth regina] sont imprimées sous leurs ailes. La reine peut demander la pendaison de quiconque les tue. Il y a peut-être là quelque chose d'absurde, d'anachronique, d'incroyable. Il fallait être une nation de collectionneurs de timbres pour si bien garder les reliques.

Nous avons jeté les restes de Louis XVI au charnier. Les Anglais ont envoyé Charles I^{er} à l'échafaud et vénèrent sa mémoire. Nous n'avons ni couronne, ni sainte ampoule, ni glaives, ni bracelets, ni anneaux. Et pourtant les Français, à travers 30 kilomètres d'eau, ont participé à l'émotion des mystères royaux, ont entendu avec leur cœur les carillons de Westminster. Peut-être parce que ces carillons réveillaient, dans la nuit de leur mémoire, les cloches de Reims et celles de Chartres qui sonnèrent leur vieille et glorieuse histoire. ■ Michel Clerc

APRÈS SON DIVORCE AVEC DIANA, CHARLES SE RESSOURCE EN PROVENCE

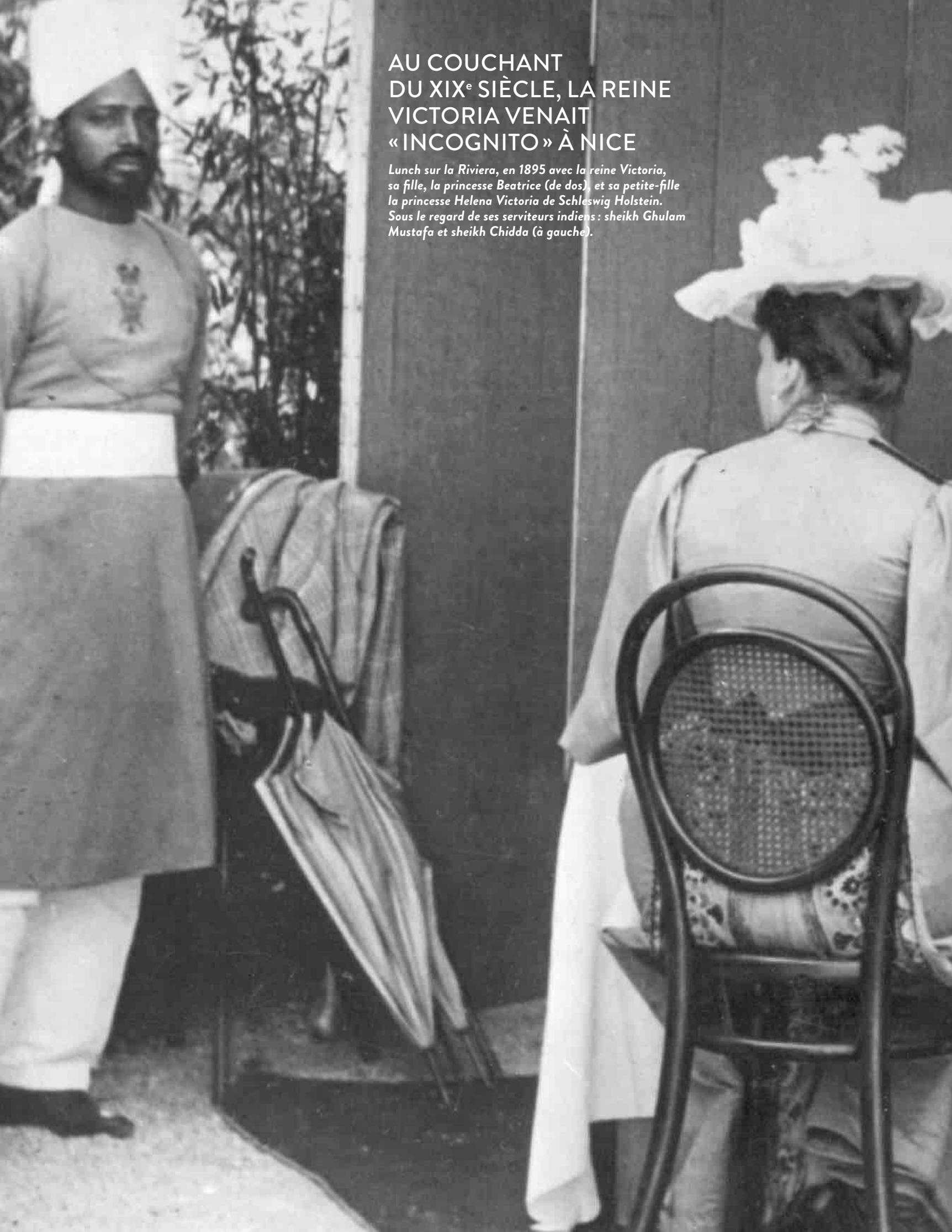
Chaque année, au Barroux, dans le Vaucluse, le prince de Galles s'adonne aux joies solitaires du dessin et de l'aquarelle chez la baronne Louise de Waldner de Freundstein.





UNE PASSION FRANÇAISE

Depuis plus d'un siècle, la francophilie est un sentiment qui se transmet de génération en génération chez les Windsor. Une passion qu'ils tiennent d'Édouard VII, le plus français des rois anglais, à qui l'on doit la célèbre Entente cordiale mais que la reine Elizabeth II et son fils Charles III continuent d'entretenir.



AU COUCHANT DU XIX^e SIÈCLE, LA REINE VICTORIA VENAIT « INCOGNITO » À NICE

Lunch sur la Riviera, en 1895 avec la reine Victoria, sa fille, la princesse Beatrice (de dos), et sa petite-fille la princesse Helena Victoria de Schleswig Holstein. Sous le regard de ses serviteurs indiens : sheikh Ghulam Mustafa et sheikh Chidda (à gauche).



Grand amateur de pelote basque et de longue balade sur les plages, le roi Édouard VII séjourne plusieurs mois de l'année à l'hôtel du Palais, au point de récolter le surnom de « roi de Grande-Bretagne et de Biarritz ».



Au plus fort de la bataille de la Somme, le 12 août 1916, le généralissime Sir Douglas Haig (à dr.) reçoit dans son quartier général, au domaine de Valvion, à Beauquesne, le roi George V (au centre) et le président français Raymond Poincaré (à sa gauche), ainsi que les généraux Foch et Joffre (à g.), pour organiser l'offensive franco-britannique.





DEVENU ROI MALGRÉ LUI, GEORGE VI DONNE SA PRIORITÉ À PARIS

Cérémonie à l'Arc de Triomphe, le 21 juillet 1938 : le souverain britannique assiste au ravivage de la flamme sur la tombe du Soldat inconnu et signe le livre d'or.



À PEINE COURONNÉE, ELIZABETH II MET LA FRANCE À SES PIEDS

1957, au troisième jour de la visite officielle. Entre le repas et la réception officielle, Elizabeth et Philip s'éclipsent pour un instant d'intimité avant de rejoindre la salle des Caryatides où les attendent quelque 3000 invités, dont le président René Coty.

Photo JACK GAROFALO

La reine visite l'usine Renault de Flins-sur-Seine, en 1957. Une berline assemblée à Acton, près de Londres, est présentée à Sa Majesté. Mais Pierre Dreyfus, le président de la régie, lui offre une Dauphine (un comble pour un monarque !) à la robe bleu ciel.

Photo FRANÇOIS PAGÈS





À Paris, le 10 avril 1957, avec le président René Coty, avant le dîner organisé dans la salle des Caryatides au Louvre. Elizabeth a réservé sa première visite officielle en tant que reine au peuple de France.



Soirée de gala avec Georges Pompidou, à Versailles, en 1972. La reine remercie le président français : « Versailles est un mélange enchanteur de ce qui est à la fois semblable et différent dans nos deux pays. »



Valéry Giscard d'Estaing accueille la reine à l'Élysée, en 1979. À ses pieds, Samba, le labrador que lui avait offert Elizabeth II et, à qui, il ne s'adresse qu'en Anglais.



6 juin 2014, dîner d'État à l'Élysée. Pas besoin d'interprète entre le président François Hollande et la reine, celle-ci parle couramment le français. La souveraine n'a eu qu'une exigence : du foie gras.



DE GAULLE ET TOUS LES PRÉSIDENTS N'ONT D'YEUX QUE POUR ELLE

*La reine Elizabeth II reçoit le président Charles de Gaulle,
à Covent Garden, à Londres, le 8 avril 1960.*

Photo JACK GAROFALO

LE TUNNEL SOUS LA MANCHE UNIT EN GRANDES POMPES L'ÎLE AU CONTINENT

Le 6 mai 1994, pour son inauguration, Elizabeth II et François Mitterrand n'ont mis que trente-cinq minutes pour franchir les 50 kilomètres qui relient désormais la France à l'Angleterre. Partie, côté français, de Coquelles, la Rolls-Royce Phantom VI de la reine a déposé le président français au terminal de Folkestone, évitant ainsi le terminus en gare de Waterloo.

Photo CLAUDE AZOULAY







AU-DELÀ DU PROTOCOLE, LES SIGNES D'UNE INTIME COMPLICITÉ

Jacques et Bernadette Chirac présentent Sumo, leur bichon maltais, à Elizabeth II et au prince Philip, reçus à l'Élysée pour un grand dîner de gala en l'honneur 100^e anniversaire de l'Entente cordiale, le pacte d'amitié franco-britannique, signé le 8 avril 1904 par son arrière-grand-père Édouard VII.

POURQUOI LES WINDSOR AIMENT LA FRANCE

PAR STÉPHANE BERN

Pas de cannelés bordelais, ni de Château Smith Haut Lafitte pour Charles III après l'annulation de la visite du souverain britannique en France, le vendredi 24 mars. Pourtant la gastronomie française constitue l'un des attraits de la France pour les souverains britanniques. Avec son humour bien connu, la reine Elizabeth aimait filer la métaphore. En 1992, elle résumait ainsi la relation franco-britannique : « La tradition anglo-saxonne est un peu à la tradition latine ce que l'huile est au vinaigre. Il faut les deux pour faire la sauce, sinon la salade est mal assaisonnée ». Il suffit de consulter l'impressionnante liste de « Royal Warrants », les fournisseurs de la cour d'Angleterre, pour y trouver tout ce que la France peut offrir de meilleur en champagnes de marque : Louis Roederer, Bollinger, Krug, Laurent-Perrier, Mumm, Lanson, Moët & Chandon, ou Veuve Clicquot. Les membres de la famille royale allaient régulièrement à la source et Queen Mum, la grand-mère maternelle du roi Charles, dont il était si proche – une aristocrate écossaise fière du sang français dans les veines en tant que descendante d'un huguenot ayant fui les persécutions religieuses. Elle était aussi arrière-arrière-petite-fille d'une actrice parisienne : Hyacinthe-Gabrielle Roland. Elle connaissait parfaitement la France des châteaux, des haras, et des chais où elle faisait des séjours réguliers organisés par son grand ami le prince Jean-Louis de Faucigny-Lucinge. « Elle avait l'art de se faire aimer de tous », se souvenait la princesse Laure de Beauvau-Craon qui l'avait accueillie au château d'Haroué en Lorraine. Dans nombre de châteaux français, sa photo trône en majesté sur le piano du salon. Vaux-le-Vicomte, Brissac, Cheverny, Villandry, Serrant sur les bords de la Loire, le fleuve royal par excellence.

Entre les souverains britanniques et la France, ce ne fut pas toujours une idéale idylle, ne serait-ce qu'avec la guerre d'indépendance américaine pendant laquelle nous fûmes du côté des insurgés.

Les choses ne s'arrangèrent guère entre les rois hanovriens d'Angleterre et leur pire ennemi, Napoléon I^{er}. Il fallut attendre la reine Victoria et son époux le prince Albert de Saxe-Cobourg-

Gotha, pour que se dessinent les prémisses de l'entente cordiale. Il est vrai que ce mariage avait été favorisé par leur oncle commun, Léopold de Saxe-Cobourg, monté en 1831 sur le trône de Belgique et dont l'épouse, Louise-Marie, était la fille du roi des Français, Louis-Philippe I^{er}.

C'est donc tout naturellement que la reine Victoria et le prince consort effectuent des visites familiales chez les cousins-voisins français en septembre 1843 et le 8 septembre 1845, en Normandie, au château d'Eu. De nombreuses toiles immortalisent cette réunion familiale, mais le grand tableau du peintre de cour Franz-Xaver Winterhalter occupe une place de choix... dans le bureau-bibliothèque de Charles III, à Clarence House, la maison dont il a hérité de sa grand-mère. Queen Mum, avait acheté ce tableau, comme d'autres œuvres de peintres français, dont un Henri Fantin-Latour (« Azalée et pensées ») accroché dans la salle à manger de Charles et Camilla.

« Si une guerre devait avoir lieu entre la France et l'Angleterre, je demande à Dieu la grâce de mourir avant », avait dit la reine Victoria qui aimait passionnément la France. Elle multiplia ensuite les visites à Napoléon III et à l'impératrice Eugénie, notamment pour visiter l'Exposition universelle de 1855. Elle partagea avec l'empereur l'attrait pour la côte basque et Biarritz où elle se rendit en 1889. Mais elle popularisa aussi la Riviera – qui ne s'appelait pas encore la Côte d'Azur – en y effectuant huit séjours de six semaines chacun, entre 1882 et 1889. Elle s'y rendait sous un nom d'emprunt, lady Balmoral, qui ne trompait personne.

On ne mesure pas à quel point les villégiatures royales de Victoria ont lancé la vogue des séjours au bord de la Méditerranée. Elle lança véritablement la Côte d'Azur écrivant dans son journal, à propos de la France : « Ce magnifique pays que j'admiré et j'aime tant. »

Victoria, put applaudir Sarah Bernhardt qui se produisit devant la souveraine. Elle ne soupçonnait pas que son fils, Bertie (futur Édouard VII) allait approcher plus intimement la célèbre actrice.

Si sa mère aimait la France des paysages et de la mer, « Dirty Bertrand » (Bertie le coquin) préférait s'encanaller dans le Paris des Années folles et des plaisirs faciles. Profitant de l'attrait du roi Édouard VII pour le « gai Paris », le gouvernement de la III^e République signe avec le Royaume-Uni, le 8 avril 1904, une « Entente cordiale », renouvelée, centenaire oblige, par la reine Elizabeth II en 2004, à l'invitation du président Jacques Chirac.

Lorsqu'on parle de l'amour des Windsor pour la France, il est d'usage de passer sous silence le mariage de l'éphémère roi Édouard VIII avec l'Américaine deux fois divorcée Wallis Simpson – pour laquelle il renonça au trône – le 3 juin 1937 à Candé (Indre-et-Loire), et cette longue vie oisive et mondaine qui s'acheva pour lui en mai 1972 à Paris, dans un hôtel particulier du bois de Boulogne, où sa nièce Elizabeth II lui rendit visite quelques jours avant, pendant sa visite d'État en France, comme un geste de pardon et d'adieu.

Assurément, la France est le pays que la reine a le plus visité. Et avant de décider de renoncer aux visites d'État à l'étranger, elle y effectua en 2014 son cinquième et dernier séjour, à l'occasion des cérémonies marquant le 70^e anniversaire du débarquement en Normandie. Le front ceint de la tiare en diamants de la reine Mary et le cordon rouge de la Légion d'honneur lui barrant la poitrine, retenu par une broche de fleurs de lys en diamants, la reine Elizabeth y a une nouvelle fois célébré son amour de la France. Ainsi souligne-t-on les mots prononcés dans son toast porté au peuple français sous les ors du palais de l'Élysée où François Hollande la recevait : « Monsieur le président, le duc d'Édimbourg et moi-même sommes très heureux de nous trouver ici ce soir, à l'occasion de notre cinquième visite d'État dans votre pays. C'est en France que nous avons fait notre premier déplacement à l'étranger ensemble, en 1948 : peu de temps après notre mariage, et quatre ans après le débarquement de Normandie. Je me rappelle le plaisir que j'ai eu à découvrir ce beau pays pour la première fois, et à cultiver à mon tour une grande affection pour le peuple français ».

Elle parlait parfaitement notre langue presque sans accent, tout comme son mari le prince Philip, duc d'Édimbourg élevé dans ses jeunes années à Saint-Cloud par son père, le prince André de Grèce. À l'époque, sur les marches du palais Galliera, elle clamait déjà son amour pour notre pays. « Ma visite à Paris est la première dans un pays étranger. C'est la première fois, en effet, que je quitte le sol britannique et je suis particulièrement heureuse que ce soit pour venir en France ».

Jeune princesse héritière, mariée depuis six mois à son cousin Philip Mountbatten, elle y savoure comme une seconde lune de miel. Eux seuls savent alors qu'elle est enceinte du prince Charles, un secret savamment préservé.

Elizabeth est émerveillée de découvrir Paris et les bords de la Seine, de visiter Versailles où elle déjeune au Grand Trianon, d'assister à des courses hippiques à Longchamp, de visiter les châteaux de Fontainebleau et de Vaux-le-Vicomte, sans oublier une représentation de gala à l'Opéra Garnier et une réception par Vincent Auriol au palais de l'Élysée.

La princesse Elizabeth et son époux s'offrent même une soirée parisienne à la Tour d'Argent avant d'aller écouter Edith Piaf et les compagnons de la chan-

son dans un cabaret. Partout, l'accueil des Parisiens est enthousiaste, fervent, et à chaque déplacement la clameur populaire monte de la foule. Entendant les cris de « Vive la princesse », Elizabeth aurait dit à son secrétaire privé, John Colville : « Comment est-ce possible que les Français aient guillotiné un roi ? »

Rien n'a vraiment changé, sinon que François Hollande a succédé depuis des lustres à Vincent Auriol et à sept autres présidents de la République ! Dès l'arrivée du couple, l'affection des Français était palpable : à la gare du Nord, devant la résidence de l'ambassadeur britannique, sur les Champs-Élysées où elle sacrifia à la tradition de déposer une gerbe de fleurs à l'Arc de Triomphe.

Contrairement à son fils, Charles, qui a banni le foie gras de sa table, la reine avait transmis ses vœux gustatifs pour le dîner d'État : foie gras avec vin liquoreux, agneau de Sisteron et légumes, puis dessert léger.

Le chef du protocole, Laurent Stefanini, avait pourtant eu une délicate attention qui n'a pas échappé à la souveraine dans la salle des fêtes de l'Élysée. Il avait exhumé des archives, le menu datant du 21 avril 1914 d'un dîner de gala en l'honneur du roi George V et de la reine Mary... douze ans jour pour jour avant la naissance d'Elizabeth. Pour l'occasion, en 1938, on avait créé au Quai d'Orsay – actuel ministère des Affaires étrangères – deux salles de bains Art déco réalisées par Auguste Labouret, mosaïste et verrier, seuls témoignages décoratifs visibles de cette époque : mosaïques de Venise, dalles de verre, taillées et sablées, miroirs, le triomphe du verre et de la glace en décoration...

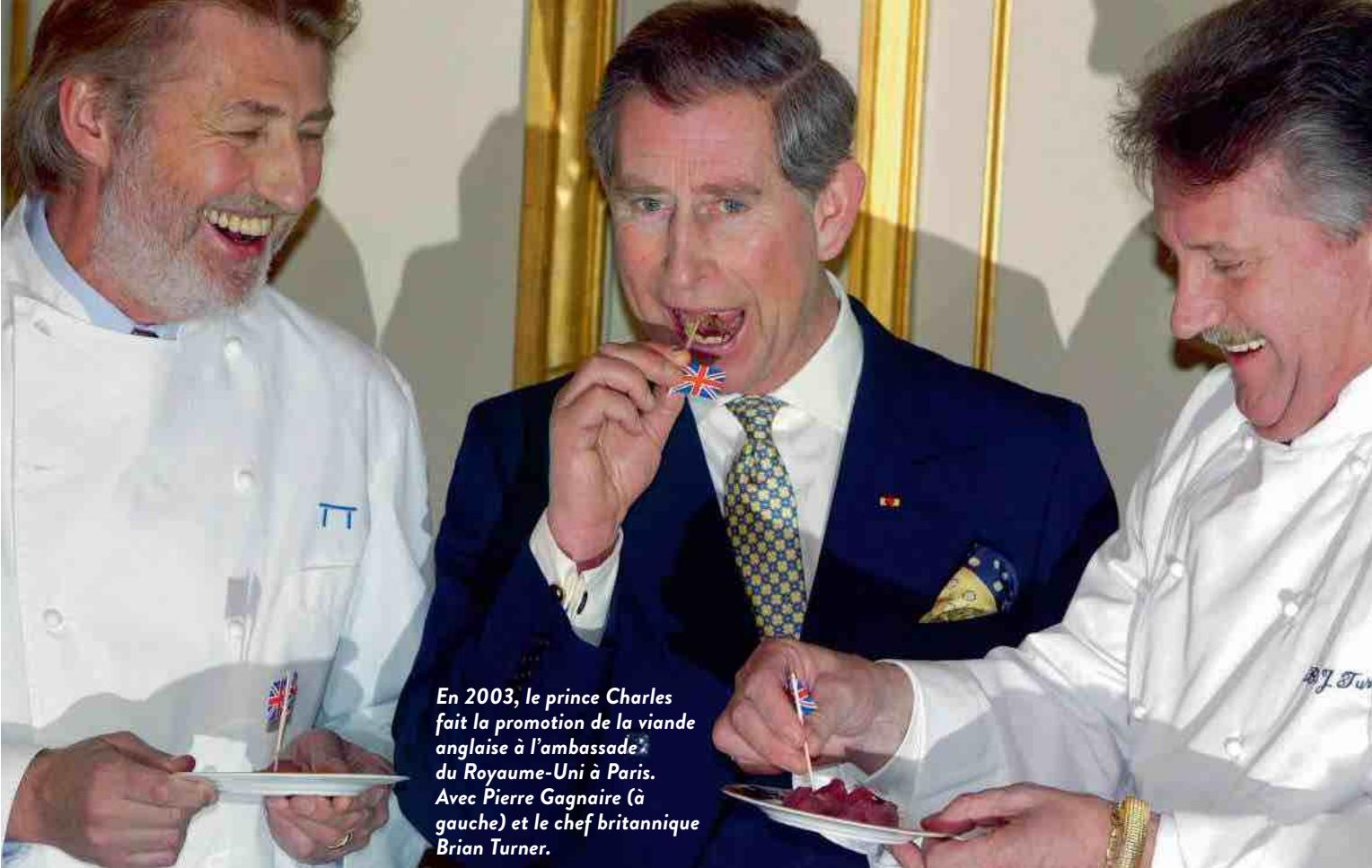
Chaque fois qu'une majesté britannique s'annonce en France, la République met les petits plats dans les grands. La première visite d'État de la reine, en avril 1957, est restée dans les annales par le déploiement de fastes : le président René Coty accueille ses hôtes en jaquette et haut-de-forme à Orly – et la chaleur des Parisiens a fait sensation. Cinquante mille se sont massés devant l'Opéra de Paris pour acclamer la reine venue assister à un spectacle de ballet. Inoubliables réceptions à l'hôtel de ville de Paris, déjeuner dans la galerie des Glaces du château de Versailles, inauguration de l'Opéra royal restauré, promenade historique sur la Seine, gala dans la salle des Cariatides du Louvre, halte au haras de Jardy, sans oublier une visite des usines Renault à Flins et des filatures du Nord à Roubaix, chez Jean Prouvost, le propriétaire de Paris Match, partout la reine gagne les cœurs et déclenche l'enthousiasme. Notre magazine y atteignit son record de ventes (imbattable) : 2 241 596 exemplaires, plaçant trois numéros successifs de reportages intimes au-delà des

deux millions ! Au cours de cette visite, gravée dans toutes les mémoires, qu'elle planta un arbre dans le jardin de l'ambassade britannique, achetée il y a deux siècles par le duc de Wellington. Depuis lors, elle ne cessa de rendre visite aux ambassadeurs en place, pour s'assurer de la pérennité des relations franco-britanniques :

« Nous ne roulons pas du même côté de la route, mais nous allons dans la même direction », déclare la souveraine au cours de sa deuxième visite à Paris, en 1972, à l'invitation du président Pompidou quelques mois avant que le Royaume-Uni n'intègre le marché commun européen.

À chacune de ses visites, la reine glisse une autre formule. En 2014, pour célébrer les 20 ans d'Eurotunnel, *Suite page 78*

La première visite d'État de la reine, en avril 1957, est restée dans les annales par le déploiement de fastes



En 2003, le prince Charles fait la promotion de la viande anglaise à l'ambassade du Royaume-Uni à Paris. Avec Pierre Gagnaire (à gauche) et le chef britannique Brian Turner.

elle lance : « La Manche n'est pas une ligne de partage mais un trait d'union. »

Entre-temps, la reine a effectué des visites privées en France, notamment pour visiter les haras normands tant est grande sa passion des chevaux, et ce grâce à son ami Lord Porchester, directeur de ses écuries de courses, éleveur chevronné. On raconte que lors d'un de ces déplacements privés, visitant le haras national du Pin, dans l'Orne, Léon Zitrone, grande star du petit écran de l'époque et amateur de courses hippiques, voulut approcher la souveraine, malgré les interdits en cours et la sécurité décuplée. Il prétexta un coup de fil urgent pour entrer – en vain – dans la propriété !

La reine se sent bien en Normandie : elle visite les haras du Mesnil (Sarthe), de Sassy, de la Verrerie, de Fresnay-le-Buffard... A ceux qui s'étonnent de l'en-gouement qu'elle suscite, elle répond non sans humour : « Après tout, je suis aussi duc de Normandie. »

Les fastes de Versailles sont à nouveau réservés à la reine en mai 1972, quelques semaines après la signature du traité d'adhésion du Royaume-Uni au marché commun européen.

La reine se voit attribuer Trianon-sous-Bois comme résidence durant son séjour qui, au programme des réceptions officielles, compte un spectacle équestre au Champ-de-Mars par le Cadre noir de Saumur et la garde républicaine, mais aussi des courses à Longchamp. Autres visites symboliques : celles des arènes d'Arles, du palais des Papes à Avignon, des Baux-de-Provence (avec déjeuner au manoir de Baumanière), et de l'Aérospatiale à Marignane.

La souveraine revient en 1979 en France pour un nouveau périple privé afin de découvrir les châteaux de la Loire – Chambord et Chenonceau. Elle est accompagnée d'Anne-Aymone Giscard d'Estaing.

Si la reine nourrit une profonde admiration pour le général de Gaulle qui anima la Résistance depuis Londres, elle éprouva aussi une réelle sympathie pour François Mitterrand dont elle appréciait la culture, la mémoire et sa passion pour l'Histoire.

En 1992, un prétexte est trouvé pour rompre avec la tradition qui veut qu'un souverain n'effectue qu'une seule visite d'Etat par pays durant son règne. Comment maintenir cette règle pendant un règne de soixante-dix ans ? Ainsi la France est le pays au monde, en dehors du Commonwealth, que la reine a le plus visité.

En 1992, il s'agit de célébrer le traité de Maastricht constitutif de l'Union européenne. Le président Mitterrand entend réserver un accueil triomphal à la reine sur les Champs-Élysées. Pour ce faire, on sort la Maybach présidentielle découverte, escortée de la garde républicaine à cheval et motorisée. La reine visite la pyramide du Louvre, le parc de la Villette, l'exposition Henry Moore à Bagatelle, le musée d'Orsay, le château de Blois (sous la conduite de Jack Lang), mais aussi Bordeaux où elle donne une réception mémorable à bord du yacht royal Britannia.

Deux ans plus tard, la reine et François Mitterrand célèbrent le tunnel sous la Manche et saluent, selon le mot de la souveraine, « la conjugaison qui a fait merveille de l'élan français et du

La reine nourrit de l'admiration pour de Gaulle depuis la Résistance. En François Mitterrand, elle vantait sa passion pour l'Histoire

Après la crise de la vache folle et l'embargo sur le bœuf britannique, Charles revient à Paris et défend la tradition du roastbeef

pragmatisme britannique ». En 2002, elle revient en France sous la présidence de Jacques Chirac, autant pour saluer les vétérans du débarquement, sur les pages de Normandie, que pour effectuer un voyage d'État célébrant le centenaire de l'Entente cordiale.

Outre le parcours obligé de l'Élysée à Matignon en passant par le dépôt d'une gerbe sur la tombe du Soldat inconnu à l'Arc de Triomphe, la reine a pu pratiquer l'un de ses exercices favoris depuis son jubilé, en 1977, un authentique bain de foule. Ainsi s'aventura-t-elle, avec le maire de Paris, Bertrand Delanoë, dans la rue Montorgueil ; ou en se rendant au siège de l'avionneur européen Airbus à Toulouse.

En juin 2014, avant de quitter la capitale, la reine a renouvelé ce geste en recevant l'accueil officiel d'Anne Hidalgo sur la place de l'Hôtel-de-Ville avant de se rendre au marché aux fleurs et aux oiseaux, qu'elle avait découvert en 1948. Pour l'occasion, elle rebaptisa le site de son nom, un geste inhabituel, puisque la tradition veut que l'on ne désigne pas un lieu parisien du nom d'une personnalité de son vivant.

Al'image de tous ses voyages en France, cette cinquième visite d'État aura été marquée par les symboles. À commencer par celui de la Seconde Guerre mondiale. Elizabeth II, en effet, est alors le seul chef d'État encore en exercice à l'avoir vécue intimement. Elle était engagée dans l'Auxiliary Territorial Service (le service territorial auxiliaire) sous le matricule 230873, conduisant et entretenant des camions et des ambulances. Ce 6 juin 2014, restera une date remarquable. Pas seulement pour son manteau vert pomme ou vert boîage, qui fera la joie des iconographes et directeurs artistiques des magazines. Non, la reine aura surtout été ovationnée par les vétérans au cimetière de Bayeux et sur la page de Ouistreham.

Après le déjeuner au château de Bénouville et la photo de famille réunissant les «grands du monde», elle rejoint l'impressionnante cohorte des chefs d'États : de Barack Obama à Vladimir Poutine, de son cousin Harald V de Norvège à sa cousine Margrethe II de Danemark, sans oublier les grands-ducs de Luxembourg, les souverains belges et néerlandais, le prince de Monaco, les présidents grec, italien, polonais, tchèque, ou slovaque, et la chancelière allemande Angela Merkel. Tous saluèrent avec respect l'arrivée sur le tapis rouge de la Daimler royale. Une ovation retentit alors lorsque la reine apparut. Elle salua avec émotion le grand-duc Jean de Luxembourg, le seul chef d'État ayant participé au débarquement en Normandie et qu'elle avait déjà retrouvé là en 1984. Confidence piquante de la reine : «Je suis heureuse de retrouver quelques cousins car d'habitude on ne se voit que pour les enterrements.»

Chef du Commonwealth, reine du Royaume-Uni, mais aussi du Canada, d'Australie et de Nouvelle-Zélande, la reine sera fidèle aux célébrations du Débarquement, tous les dix ans sur les plages normandes pour rendre l'hommage dû aux soldats qui ont libéré l'Europe du nazisme. Ainsi en fut-il en 1984, 1994, 2004 et 2014.

Depuis la guerre, la reine, chef des forces armées, entretient un rapport privilégié avec les militaires britanniques, mais aussi avec tous les vétérans qu'elle est la seule à avoir salués de Bayeux à Ouistreham... Comme un seul homme, les plus vaillants se sont levés pour accueillir la reine. Elle avait déjà 88 ans, et le prince Philip, était à la veille de ses 93 ans. Sur leur parcours retentissaient

sans cesse des cris enthousiastes : «Vive la reine !»

Non sans malice, la reine aimait à souligner qu'elle était un peu chez elle en France, ne serait-ce qu'à travers son titre de duc de Normandie transmis par Guillaume le Conquérant ou par l'héritage, au moins moral, d'Henri II Plantagenêt, l'époux d'Aliénor d'Aquitaine !

La visite de l'abbaye de Fontevraud s'était imposée à la reine-mère en avril 1963 lors de son périple en Val de Loire. Une destination que hérit aussi le roi Charles III qui, en novembre 1988, alors prince de Galles, se rend avec Diana à Chenonceaux et à Chambord.

Amoureux des arts, celui qui est aujourd'hui roi d'Angleterre a franchi la Manche plus d'une dizaine de fois pour admirer les colonnes de Buren avec Jack

Lang, visiter le musée Guimet et le Louvre, inaugurer une exposition sur les Stuart qui trouvèrent refuge au château de Saint Germain-en-Laye sous Louis XIV...

Il profita d'un subtil discours pour défendre la spécificité des fromages français menacés par la bureaucratie européenne, à Bruxelles. Il fut aussi admis comme «membre associé étranger» sous la coupole de l'Institut de France par les académiciens des sciences morales et politiques. Deux ans plus tard,

En 1994, il revint visiter une exposition au Louvre et ouvre son cœur : «Je viens aussi souvent que possible en France, mais ce n'est jamais assez.» L'année suivante, il épate la galerie (Lafayette) en faisant la promotion des produits alimentaires britanniques dont ses biscuits bio Duchy Originals, avant de filer à Biarritz pour un colloque sur l'architecture, l'une de ses passions.

En 1997, dans le cadre de son action sociale, Charles devient «le prince des banlieues». Le 27 mars, il se rend à Clichy-sous-Bois. Il y visite une banque alimentaire, à Dugny, un centre de lutte contre l'illettrisme et un appartement habité par la doyenne d'une cité d'Aulnay-sous-Bois. Il s'agissait d'une visite en «miroir» après celle de Jacques Chirac à ses côtés dans les banlieues déshéritées de Glasgow en juin 1996. Le prince est attaché au développement des quartiers défavorisés dans le cadre de sa fondation, la Prince's Trust. L'accueil des jeunes est enthousiaste.

Féru de musique, Charles profite de son séjour parisien pour assister au gala célébrant les 70 ans de Rostropovitch. La destinée tragique de Diana, princesse de Galles, le conduira à revenir à Paris le 31 août 1997 pour rechercher la dépouille mortelle de son ex-épouse et la ramener au Royaume-Uni.

Il ne reviendra à Paris qu'en 2000 pour rendre hommage aux vétérans de l'opération Dynamo, à Dunkerque, qui permit en mai-juin 1940 l'évacuation vers la Grande-Bretagne de 345 000 soldats britanniques et alliés encerclés par les Allemands. Patiemment, Charles les a rencontrés et a écouté raconter leurs souvenirs de guerre. Ce sont les relations gastronomiques franco-britanniques, après la crise de la vache folle et de l'embargo sur le bœuf britannique, qui ramènent Charles à Paris en février 2003. En compagnie de plusieurs grands chefs, il défend la tradition du roastbeef et déclare avec conviction : «Rien n'accompagne mieux la saveur du bœuf britannique qu'un bon vin rouge français.»

On ne saurait mieux dire pour célébrer l'amitié franco-britannique et l'amour que les Windsor ont pour le patrimoine de notre pays, qu'il soit bâti ou gastronomique ! ■

Stéphane Bern



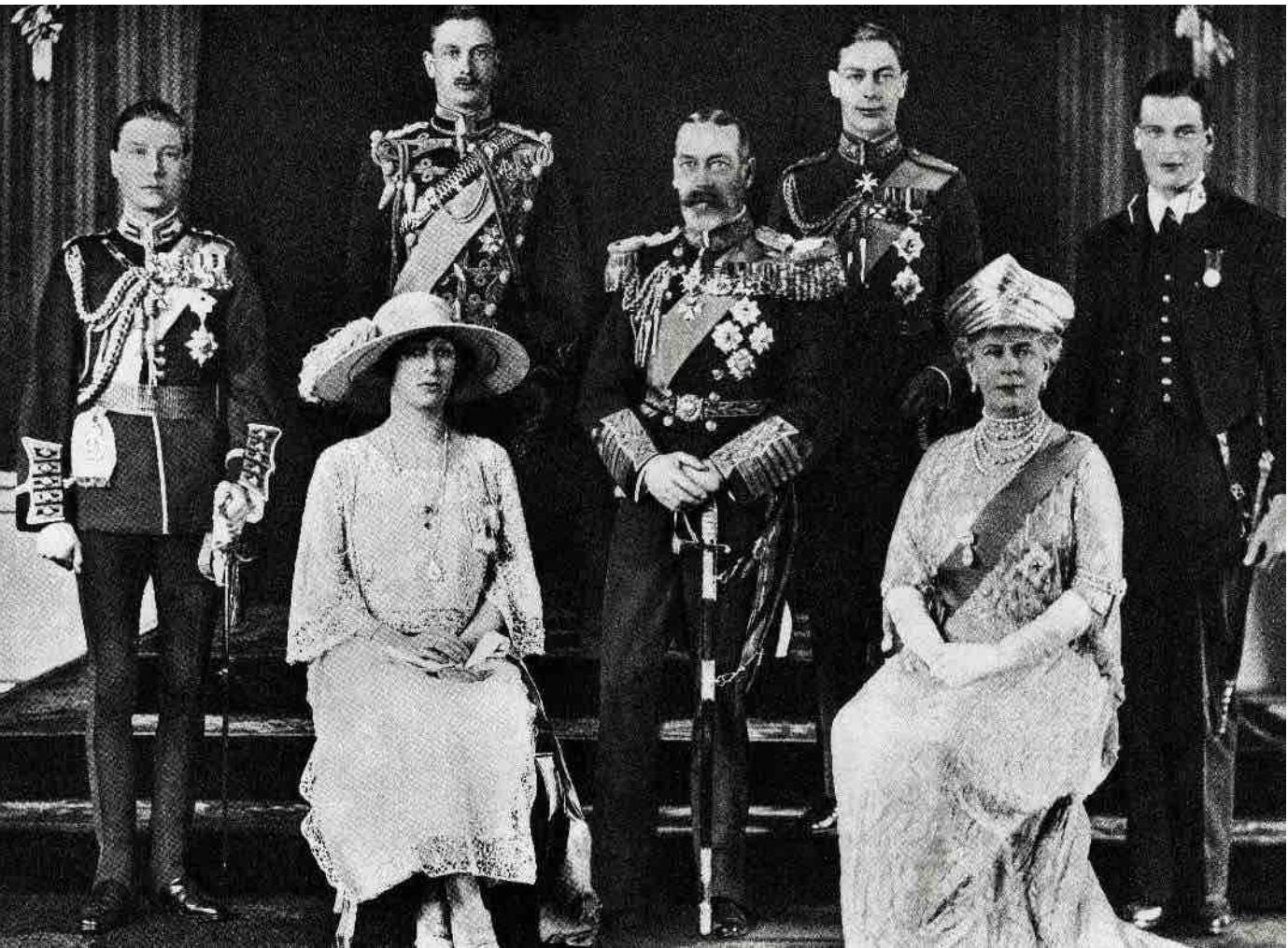
L'AVENIR DES WINDSOR

Souveraine aimée de ses sujets, Elizabeth est devenue une grand-mère comblée. Après le temps des frasques et des tempêtes, celui de la succession apaisée. Multipliant les gages de bonne conduite, Kate et William ont acquis une stature de futurs monarques, la tête sur les épaules, le cœur proche de leur peuple. Leur tour viendra... Après celui de Charles.



QUATRE GÉNÉRATIONS RÉUNIES EN UN MÊME SOURIRE

*La reine à l'occasion de son 90^e anniversaire,
entourée de ses trois héritiers : son fils
Charles, son arrière-petit-fils George et son
petit-fils William dans le salon Blanc
de Buckingham, le 20 avril 1996.*



La famille royale en 1935. De g. à dr.: le prince de Galles, futur Édouard VIII, le prince Henry, duc de Gloucester, la princesse Mary, comtesse de Harewood, le roi George V, le prince Albert d'York, futur roi George VI, la reine Mary de Teck, et le prince George, duc de Kent.

Au palais de Buckingham, le 12 mai 1937, le jour du couronnement, le roi George VI et sa femme, la reine Elizabeth posent en famille.





ILS DÉFIENT
LES SIÈCLES SOUS
LES ROBES DE
CÉRÉMONIE ET LES
TENUES D'APPARAT

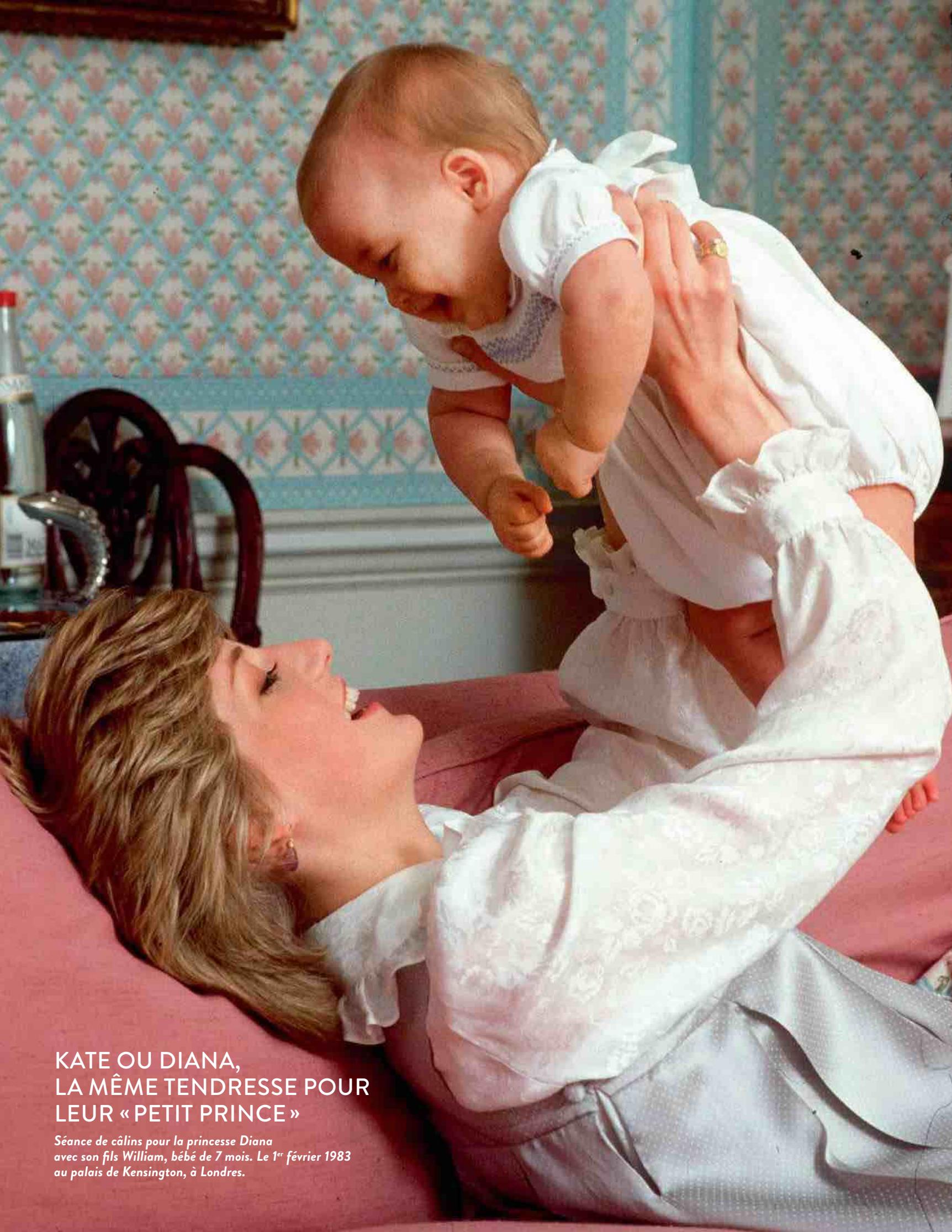
Photo de famille en 1953. Brodée des emblèmes du Royaume-Uni et du Commonwealth en fil d'or et d'argent, la robe de couronnement en satin blanc de la reine a été dessinée par Norman Hartnell.





PRINCE DE GALLES EN 1958, CHARLES ATTENDRA ONZE ANS SA COURONNE

*Au château gallois de Caernarfon,
le 1^{er} juillet 1969, Charles s'agenouille
devant sa mère et jure fidélité :
« Moi prince de Galles, je deviens votre
homme lige ». Elizabeth II lui pose
alors une couronne futuriste dessinée par
le joaillier Louis Osman.*



KATE OU DIANA,
LA MÊME TENDRESSE POUR
LEUR « PETIT PRINCE »

Séance de câlins pour la princesse Diana
avec son fils William, bébé de 7 mois. Le 1^{er} février 1983
au palais de Kensington, à Londres.

A color photograph of a woman with long brown hair, smiling, holding a young child. She is wearing a floral dress and a ring. The child, a young boy with blonde hair, is wearing a blue sweater and red striped pants. They are outdoors in a garden with trees and a wooden structure in the background.

Sous le regard de sa mère, Louis, 13 mois, fait ses premières découvertes au Chelsea Flower Show, l'une des plus grandes expositions florales de Grande-Bretagne.

GAMIN, WILLIAM ÉTAIT SURNOMMÉ « WILL LA TERREUR »

PAR AURÉLIE RAYA



u'est-ce que c'était que ça ? » demande Elizabeth II, bras écartés en signe d'incompréhension et avant d'éclater de rire. Kate Middleton est assise à ses côtés, tout aussi joyeuse.

William vient de tirer au pistolet pour donner le départ d'une course d'enfants de la fondation qu'il supervise, The London Playing Fields. La reine regarde tendrement son petit-fils. Elle apprécie William, qui le lui rend bien. Il a maintenant 30 ans. C'est un homme. Il mesure 1,90 mètre. Il vient d'hériter de 10 millions de livres, une somme issue du « trust » de sa mère, Diana. Il lui ressemble d'ailleurs de moins en moins, sauf les yeux doux et rieurs. La calvitie de son père lui est tombée dessus il y a quelques années.

La silhouette s'est endurcie. La trentaine débutante de « William Wales », simple nom inscrit sur son uniforme militaire, le pousse à des choix cruciaux. Sa mission de pilote de secours au sein du 22^e escadron de la Royal Air Force, sur l'île d'Anglesey, va s'achever en 2013. Il pourrait intégrer un autre corps d'armée, ou quitter la Grande Muette et embrasser ses obligations royales. Mais il préférera probablement rempiler pour deux ans à Anglesey. Il savoure la rudesse de ce morceau de terre galloise.

Les bottes souillées, le feu de cheminée, telle est son existence idéale, dans une bâtie de location face à la mer. William assume son destin à tâtons. En 2000, il confiait à des bénévoles d'une ONG : « Vous avez de la chance, moi je n'ai pas le choix de mon avenir. Un jour, je serai roi. Pour l'instant, ça ne me dit rien du tout. » Comme la reine, il est réticent à se dévoiler. « Le couple formé par Philip et Elizabeth dure depuis soixante-quatre ans, il aimerait la même longévité pour le sien », explique Robert Jobson, « royal watcher » de haut vol. La chose est d'autant plus aisée qu'il a épousé la femme qu'il aimait, contrairement à son père. Que pense-t-il vraiment ? « Il s'est forgé une carapace pour demeurer un mystère. Et préserver la mystique de l'institution, faute de quoi, dans son esprit, le trône risque de devenir une chaise », écrivait Marc Roche, spécialiste de l'Angleterre. Pourtant, enfant, William était surnommé « Will la terreur » ou « le bagarreur ». Diana voulait inculquer à ses boys le goût des hamburgers au McDo ; Charles, celui du gibier de Balmoral. L'équilibre s'est vite rompu.

Les disputes incessantes de ses parents ont meurtri l'enfance de William. « C'est un introverti, mal à l'aise avec les autres adolescents. Il déteste son titre royal », confiait, inquiète, Diana en juin 1997. Sa mort tragique, deux mois plus tard, a achevé de construire le caractère du jeune prince. Après le choc, il ne s'est pas rapproché des Spencer, mais des Windsor. Il a choisi son camp, chasse, pêche, nature, polo et traditions, sans rébellion. Il a appris à mieux estimer son père et surtout son épouse, Camilla Parker Bowles. Il s'est constitué une garde rapprochée d'amis, dont les valeurs premières sont la loyauté, la discréetion. Il accorde sa confiance comme la reine paie ses impôts, avec difficulté. Et s'il ne devait en rester qu'un parmi ses proches, il se nommerait Harry. Son petit frère, son témoin de mariage, son alter ego, dont il envie la liberté.

« L'idée commune selon laquelle Harry est le bad boy et William le bon garçon me semble erronée. Ils sont faits du même bois », relate un ami dans la biographie de William rédigée par Penny Junor. Toutefois, celui-ci relativise : « Je doute que William ait jamais touché à la drogue. Il sait quel scandale ce serait s'il se faisait surprendre un joint à la main. Il tient à son image. » William n'est pas un moine, mais il se contente de virées dans les pubs, parfois arrosées. Il incarne à la perfection l'Anglais des hautes castes, sympathique, tolérant car au-dessus des autres de par sa naissance, mais qui ne parle qu'une langue, la sienne.

Il vole une partie de son temps au bénévolat auprès des sans-abri, soutient des dizaines d'ONG et promeut une monarchie, « proche du peuple, pour le peuple », telle que l'envisageait Diana. Les Britanniques, selon plusieurs sondages, réverraient de le voir succéder à Elizabeth II. Honni soit qui mal y pense, Charles aura droit à sa couronne. William est sur la même ligne, papa d'abord. Il a le temps et il le prend. Marié depuis plus d'un an, il sait que son premier défi ne tient pas à un discours lors de la cérémonie d'ouverture du Parlement, mais à la venue d'un héritier [George de Galles est né un an après la publication le 22 juillet 2013]. Une attente familiale et mondiale. Il y viendra, une fois le jubilé de la Queen achevé, les Jeux olympiques terminés et ses voyages au nom de la reine accomplis, en septembre.

Le respect des traditions, toujours. ■

LE PRINCE ET LES ENFANTS D'ABORD

Le bonheur sur Instagram.
Pour la Fête des pères, le 21 juin 2022,
le duc et la duchesse de Cambridge
postent ce cliché pris en Jordanie du prince
William avec ses trois enfants George,
Charlotte, et Louis.





AVIS AUX COLLECTIONNEURS

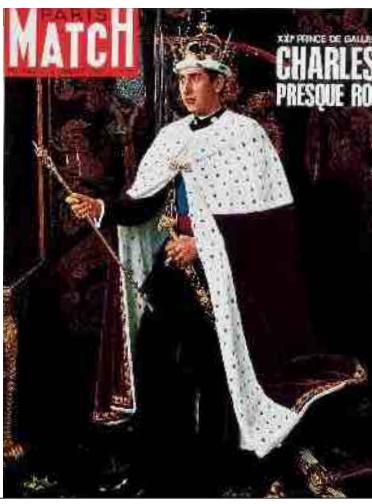
PAR PASCAL MEYNADIER

Si la chronique royale fait tourner bien des têtes, Match n'y est pas pour rien : 1952 marque l'année du premier million d'exemplaires vendus. Trois couvertures « gagnantes » placent un trio royal en tête : la mort et les obsèques de George VI, l'accession au trône d'Elizabeth. Dès son couronnement, en 1953, les ventes montent à 1,4 million. Mais c'est en avril 1957, lors de sa première visite officielle à Paris, que la reine battra tous les records de vente avec 2 231 594 exemplaires écoulés. Face à la télévision, en plein essor, notre magazine n'a jamais cessé de hisser la famille royale à la une : pour le bonheur – le mariage de la princesse Anne en 1973 (901 791 exemplaires), celui de Charles et Diana en 1981 (1 302 082) –, mais aussi via un scandale – Fergie, duchesse d'York, et son amant buissonnier en 1992 (1 183 765) –, et pour le pire, fatidiquement, avec un deuil à portée universelle – « Adieu Diana » (1 023 605) à l'été 1997. Résultat : la reine d'Angleterre a fait plus de 30 couvertures (Diana en compte 62). À l'occasion du jubilé de diamant de son règne, en 2012, Match a ainsi pu écrire qu'Elizabeth II et le prince Philip avaient « traversé l'Histoire et rendu immuable la monarchie ».

Aujourd'hui, c'est au tour de la jeune génération des Windsor de faire souffler un vent de modernité sur la dynastie. Avec William et Kate, la royauté reprend des couleurs et de l'assurance. Le fils aîné du prince Charles et de lady Di, deuxième après son père dans l'ordre de succession au trône, a épousé une jeune roturière, et a accompli un miracle : faire rimer monarchie et love story. La succession est assurée.

De son côté, Harry semble marcher sur les traces de son grand-oncle Édouard VIII qui avait

renoncé en 1936, après trois cent vingt-six jours de règne, au trône d'Angleterre par amour pour Wallis Simpson, roturière américaine deux fois divorcée. Ses noces en mondovision avec Meghan Markle, devant plus de deux milliards de téléspectateurs, avaient déjà pris des allures de révolution. La duchesse de Sussex n'était-elle pas une ex-actrice, divorcée et métisse ? Depuis, la situation a empiré. Et l'annonce, le 18 janvier 2020, du renoncement du couple à leurs titres royaux fera sans nul doute date dans l'histoire de la monarchie britannique. Suite de la saga royale dans le prochain numéro de Match ! ■



NOTRE SÉLECTION

ACHETEZ NOS HORS-SÉRIES PARIS MATCH ET COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION « À LAUNE »



**N°5 Elizabeth II,
le roman de sa vie**
100 pages - 10€



**N°11 Romy, destin
brisé**
100 pages - 10,50€



N°12 De Gaulle et nous
100 pages - 10,50€



**N°15 Gainsbourg,
pile ou face**
100 pages - 10,50€



**N°16 La folie
Napoléon**
100 pages - 10,50€



**N°17 Couples de
légende**
100 pages - 10,50€



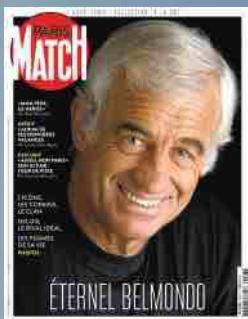
**N°19 Mireille Darc,
la charmeuse**
100 pages - 10,50€



**N°20 Les princesses
rebelles**
100 pages - 10,50€



**N°22 La saga
Rolling Stones**
100 pages - 10,50€



**N°23 Éternel
Belmondo**
100 pages - 10,50€



**N°24 L'album privé
des présidents**
100 pages - 10,50€



**N°27 Cannes,
75 ans de Magie**
100 pages - 10,50€



**N°28 Sophie Marceau,
Pourquoi on l'aime tant**
100 pages - 10,90€



**N°30 Le monde éternel
de Sempé**
92 pages - 12,90€



N°31 Johnny Immortel
92 pages - 10,90€

Pour commander, merci d'envoyer votre règlement par chèque au Service lecteurs de Paris Match – 2 rue des Cévennes – 75015 Paris.

Pour tout envoi à l'étranger, merci de nous contacter : **01 87 15 54 88** ou **flongeville@lagardereneews.com**

Retrouvez l'intégralité de la collection sur hors-series.parismatch.com

Commande en ligne (France uniquement)

Elegance is an attitude*

Kate Winslet
Kate Winslet

LONGINES

